

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

19^e ANNEE—No 43

MONTREAL, 21 FEVRIER 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



M. LÉOPOLD MABILLEAU, délégué de l'Alliance Française qui doit visiter Montréal prochainement.

ALBUM UNIVERSEL

Bureau de Rédaction : Batiment de "La Presse,"
55 rue Saint-Jacques. Boîte du Bureau de Poste pour la
correspondance, 758. Tiroir du Bureau de Poste pour les
journaux, 2191.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

M. LÉOPOLD MABILLEAU

C'est plus qu'une satisfaction donnée à la curiosité publique, ce portrait publié au frontispice de notre numéro de ce jour ; c'est un hommage rendu à l'oeuvre que poursuit l'Alliance Française en Amérique.

Monsieur Mabileau, attendu à New-York incessamment, est le premier conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis. Il est inscrit pour une centaine de conférences sous les auspices des grandes universités et autres institutions de ce pays. Nul doute qu'il visitera aussi le Canada, où nos compatriotes se joindront à la colonie française pour faire au délégué de l'Alliance la plus chaleureuse réception.

Monsieur Mabileau est âgé d'une cinquantaine d'années. Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure d'où il sortit avec le premier numéro, membre aussi de l'Ecole française de Rome, il enseigna d'abord à l'Université de Toulouse. Il y occupa pendant un certain temps la chaire de Professeur de Philosophie, puis passa à l'Université de Caen, et de là au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers. Pendant longtemps il fut avant tout un universitaire. Son intérêt s'est porté plus tard sur les sciences sociales, et depuis plusieurs années il est Directeur du Musée Social fondé par le Comte de Chambrun. Il est un des plus brillants collaborateurs à la "Revue de Paris" et à la "Gazette des Beaux-Arts, et l'auteur de plusieurs ouvrages notables sur la l'art, la littérature, et particulièrement sur la philosophie et les sciences morales et politiques.

C'est l'un des grands économistes de la France contemporaine, et peu d'écrivains d'aujourd'hui ont avec sa science profonde et précise tant d'éloquence et de clarté de style.

LA GRÈVE DES CONDUCTEURS DE TRAMWAYS

Le gros événement de la semaine dernière a été le règlement de la grève des tramways. L'"Album Universel" constitue dans ses pages centrales de ce jour un souvenir historique de ce gros événement, qui semble devoir imprimer une orientation nouvelle au principe des unions ouvrières.

Quant aux enseignements qui résultent de la grève, lire le Sermon Laïque et la Petite Revue.

UN GROUPE INTÉRESSANT

Le Cercle Dramatique Canadien-Français, que l'"Album Universel" présente aujourd'hui à ses nombreux lecteurs, dans sa gravure de la page 1028, fut fondé en mars 1900. Ce ne fut pas une mince besogne que celle de réunir, sous une même égide, les jeunes gens qui n'étaient pas habitués à suivre un règlement sévère comme l'était celui de cette association. Sous la sage direction et la persévérance de son président, Monsieur J.-Bte Malboeuf, le Cercle National Canadien-Français réussit à se faire une réputation enviable dans la paroisse St Jean-Baptiste. Cette réputation s'étendit encore sous la direction de ses second et troisième présidents, M. M. Holmes et W. J. McCaughan.

Sous la présidence de ce dernier se fit le premier voyage à Sorel, qui ne fut entrepris qu'après mûre réflexion. "Qui ne risque rien n'a rien", fut la devise de la direction. On travailla beaucoup, mais le succès remporté fut beaucoup plus grand qu'on s'y attendait. La pièce à l'affiche était "Le Portefeuille Rouge". Sa couronne de lauriers s'enrichit d'un nouveau fleuron au deuxième voyage qui se fit au même endroit.

La direction subit alors un changement : J. Ed. Guénette fut porté au fauteuil présidentiel. Sous sa présidence, le Cercle fit son troisième et der-



Une vue de la traversée du Métro de Paris au rond-point de la Villettes.

nier voyage à Sorel. La presse soreloise ne put s'empêcher de prodiguer ses éloges aux membres qui interprètent si habilement le grand drame sensationnel "Les Pirates de la Savane".

Aujourd'hui, le Cercle continue sa marche progressive, grâce à l'habile direction et à l'union qui existe entre tous les membres.

La prochaine pièce qui sera jouée à St Jean-Baptiste par ce Cercle a pour titre "Le Forgeron de Strasbourg", un de ses anciens succès.

Liste des membres honoraires du Cercle Dramatique National Canadien-Français :

Président d'honneur, J. A. Boucher.
Vice-président d'honneur, M. Richard.
Médecin, Dr A. Aubry.
Membres actifs — direction :
Président, J. E. Guénette.
Vice-président, E. Gariépy.
Régisseur, E. Delorme.
Directeur artistique, R. Clapin.
Gérant, Frs Roy.
Assistant-gérant, Jos. Bélair.
Secrétaire-trésorier, Jos. Denis.
Commissaire-ordonnateur, A. Gariépy.

Le groupe que nous publions à la page 1028 eut dû comprendre en plus les portraits de MM. Ovilla Cusson, René Chartrand, Albert McCaughan et J. Chamberlan. Nonobstant la diligence que nous y avons mise, nous n'avons pu nous les procurer à temps.

BREVETS D'INVENTION

MM. Beaudry et Brown, 107 rue St Jacques, Montréal, ingénieurs-civils et solliciteurs de brevets d'inventions, rapportent la liste suivante de brevets obtenus au Canada par des citoyens américains :

C. H. Booth, Détroit, "Bain en feuille métallique" ; D. H. Roberts, Détroit, "Graisseur" ; W. L. Webster, New-York City, "Turbine à vapeur" ; W. P. Tibbits, Toledo, "Appareil à nager et de sauvetage" ; F. Cottrill, Muwaukee, "Machine à imprimer et bosseler les chèques" ; F. J. Orr, Buffalo, "Récepteur téléphonique" ; C. E. Gervais, New-York City, "Lampe" ; J. Gonorovsky, New-York City, "Serrure horaire" ; W. F. S. Austin, Texas, "Appareil à découper les cartes pour presses à imprimer" ; W. H. Sauvage, Denver, "Fermeture pour système de frein à air."

Si les fripons connaissaient l'avantage de la vertu, ils deviendraient honnêtes par friponnerie.

A MON AMI A. LAMALICE

Président du "Montagnard"

Dans la traîne de pichopin,
Fille jolie,
Sous le ciel bien piqué d'or fin,
Glisse ravie !

A sa suite, le gars tuqué
Vite s'élance ;
Le Montagnard, jarret ployé,
Vif, se balance.

Dans les sentes du Mont-Royal,
Course joyeuse,
Le raquetteur, suit, doux régal,
Sa raquetteuse.

Sous la seyante couverture
L'amour narquois,
Blaguant toute température,
Dit : "Zut" au froid.

Glissez, courez, riez, aimez,
Belle jeunesse,
Trop tôt, hélas ! vous connaîtrez
L'âpre vieillesse.

Bon Jos charmante Alice,
Criez : Hourra !
Pour le chef Lamalice !!
Ca finira !

CHARLES L. DE ROODE.

1er février 1903.

PENSÉES

Les bibliothèques sont les citadelles de la pensée. — RIVAROL.

L'imprimerie a changé le sort de l'Europe ; elle changera la face du monde. — SIEYES.

Il faut, pour plaire aux autres, parler peu de ce qui nous intéresse et beaucoup de ce qui les touche.

TRISTE AGENCE.

La phtisie, la pneumonie, la consommation, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, même léger. Le BAUME RHUMAL nous sauve de tout cela.

Petite Revue Illustrée

PARZOZO

Un événement capital s'imposait à ma considération et partant à la vôtre, mes patients amis, cette semaine. J'aurais voulu consacrer cette page aux échos de la grève des employés de tramways, qui, pendant deux interminables journées, nous a forcés tous, tant que nous sommes, à MARCHER, "pedibus cum jambis". Malheureusement pour moi, bienheureux que vous êtes, mon collègue LE REVEUR est monté en chaire avec les mêmes idées que votre serviteur, et je me vois bien obligé, puisqu'il m'a coupé l'herbe sous le pied, de vous renvoyer à son sermon, que vous trouverez dans une autre page et que je vous prierais de lire avec soin.

Mais il n'y a pas que les conducteurs et mécaniciens de p'tits chars qui se liguent contre les exigences du Capital. Ces jours derniers, tout un régiment de déblayeurs plantaient là la pelle, menaçant, si les patrons ne se rendaient pas à leurs demandes, de laisser Montréal s'ensevelir sous le "blanc linceul" de nos poêtereaux. Pendant ce temps, le Bon Dieu, qui ne déteste pas de jouer des tours, faisait tomber sur notre ville une de ces bordées canadiennes du bon vieux temps.



Devant une manne semblable, il a bien fallu que les grévistes reprennent l'ouvrage, mais avec moins de satisfaction que les employés des tramways. Les pèletteurs en sont sortis "gros Jean" comme devant.

Ce n'est pas tous les jours fête !

Un journal se demandait sérieusement, l'autre soir, si les policemen n'étaient pas, eux aussi, à organiser une grève extraordinaire pour faire augmenter leur paie.

On me dit à l'oreille que le premier article de l'ultimatum, c'est de faire entrer indistinctement tout le corps de la police dans la "fine fleur", qui ne compte présentement que cinquante membres.



De cette façon, il n'y aura pas de jaloux, et l'échevin Giroux, le nouveau président de la commission de police, pourra dormir sur ses deux oreilles. Il y a assez longtemps qu'il dort autrement !

Vous voulez des grèves ? on en met partout. Vous verrez qu'avant longtemps, les commis de bar se donneront la main pour priver, pendant quelques jours, les paisibles citoyens de cette ville des cocktails, gin-fizz, john collins, whiskey blanc, et "tutti quanti". C'est alors, comme dit l'apocalypse, qu'on verra des choses comme on en a jamais vu :

"D'un immense entrepôt de whiskey sortent sept commis de bar vêtus de coton blanc, en guise de lin. Ils ont sept coupes pleines de la colère de leur président. (A noter ici que les vases dont parle l'Apocalypse ont été diversement désignés en langue vulgaire par les mots coupe, fiole et bouteille).



"A l'effusion de la première coupe, fiole ou bouteille, un ulcère malin envahit les serviteurs de la bête ; l'effusion de la deuxième et de la troisième se fait dans la mer, dans les fleuves et les sources, dont l'eau se change en sang. La quatrième coupe est versée sur le soleil, qui brûle les habitants de la terre; la cinquième sur le tronc de la bête ; la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient ; enfin, le septième ange verse sa coupe dans l'air.

"Alors sort de toutes parts une grande voix qui dit : "C'en est fait". Et au bruit effroyable de mille tonnerres, la grande Babylone est réduite en cendres."

Et les échevins, donc ? Pourquoi ne se mettraient-ils pas en grève ?

Le trésor civique serait bien "planté" s'il fallait, hélas ! qu'un beau matin nos échevins jurent de n'y plus toucher, même du bout des doigts.

Ce serait à n'y plus rien comprendre. La perturbation devient générale.

Mais, n'ayez crainte pour le moment. Nos échevins ne feront pas ce serment. Ils s'en garderont bien, ayant déjà juré fidèle protection des deniers des contribuables.



Si une telle abomination de la désolation devait fondre sur notre ville, il ne resterait plus qu'aux journalistes à se mettre en grève.

Voilà, par exemple, une grève qui satisferait le public, à commencer, j'en suis sûr, par les malheureux qui s'aventurent dans ces colonnes-ci.



L'"ultimatum" devrait comprendre bien des choses, entr'autres :

1o Ne rien publier qui ne soit officiellement approuvé par les autorités publiques et religieuses ;

2o Mettre les Iroquois qui collaborent dans nos journaux sur le même pied que les autres ;

3o Ne pas seulement reconnaître l'esprit d'initiative et l'esprit de travail, reconnaître l'autre et en permettre l'usage ;

4o Ne pas permettre aux directeurs de grands journaux de s'embrasser en public. Et ainsi de suite.

Nous voici donc encore en pleine tourmente politique. La lutte électorale bat son plein dans Terrebonne et Deux-Montagnes.

(Par dépêche spéciale).

St Eustache. — Ca chauffe. Ethier se démène en diable. Benjamin "tough" le temps. Mais y en a dedans. Préfontaine s'est montré blood. Y a pris une charrue à neige pour pas manquer la grande assemblée. Donnez-y un coup de main si y a moyen."

L'envoyé spécial, exclusiviste, s.v.p., de l'"Album Universel", exagère peut-être ; mais il ne faut pas oublier qu'il est au fort de la mêlée.

Les mêmes nouvelles nous arrivent de Terrebonne.

Le gros Sam Desjardins est en train de préparer une pilule monumentale pour le jeune Masson, qui chevauche par le comté comme au temps des chevaliers, rappelant aux électeurs l'éclat de sa lignée.

Le jeune seigneur devra peut-être abandonner ses airs de troubadour d'ici la fin de la campagne.

Il ne manquerait plus, maintenant, que la satanée politique ramène encore devant le "vulgum pecus" l'éternelle question des écoles du Manitoba.

"Elle est réglée, bien réglée, disent les orateurs libéraux !"

"Non, elle n'est pas réglée à la satisfaction des co-religionnaires de l'Ouest !" clament les orateurs conservateurs.

Suivant ses convictions, l'auditoire se récrie ou bat des mains.

Et, pendant ce temps-là, nous, de la province de Québec, sommes à nous demander si notre ques-



tion des écoles à nous est bien réglée, définitivement réglée.

D'abord, en avons-nous, des écoles ? D'aucuns disent que non.

C'est à croire vraiment, à considérer l'âpreté de ces luttes purement politiques, que l'humanité s'envenime.

Voyez ce qui vient d'arriver à Derby, petite ville américaine :

Deux clubs de jeunes filles de la haute société ont joué l'autre jour une partie de casketball. Tout se passa de façon normale dans la première partie de la joute, mais le deuxième mi-temps venait à peine de commencer que le jeu devint d'une rudesse et d'une brutalité sans nom. Les jeunes filles s'administrèrent des coups de poings à la figure, se tirèrent les cheveux, se donnèrent des crocs-en-jambe, et se renversèrent les unes les autres sur le plancher, et perdirent absolument tout contrôle sur elles-mêmes. Les figures furent déchirées, les yeux mis au beurre noir, et les vêtements mis en pièces. Bravo ! les femmes, vous ne nous enviez bientôt plus rien !



Albani est revenue nous refaire ses adieux. Son impressario annonce qu'elle reviendra encore dans quelques semaines saluer pour la dernière fois ses admirateurs montréalais.

On me dit qu'un comité de citoyens est à s'organiser pour que la grande diva canadienne revienne nous redire un "doux Adieu, l'an prochain.

S'il en est peu qui aient lu ses oeuvres, il n'est guère de nos lecteurs qui n'aient ouï parler de Marc Twain, le doyen et le maître des humoristes américains.

Un rédacteur, qui était venu l'interviewer, lui ayant demandé s'il n'était pas dans sa vie privée ou publique, quelque incident remarquable de nature à intéresser ses lecteurs, voici ce que le fameux humoriste lui conta :

"Nous sommes nés deux frères jumeaux, Harry et Marc, à un intervalle assez court, et avec une telle ressemblance qu'on n'aurait su nous distinguer. Après nous avoir donné nos noms, on nous mit dans une baignoire ; et, tandis qu'on nous baignait, l'un des jumeaux fut noyé. Mais, à cause de la ressemblance, on ne put jamais déterminer si c'était Marc ou Harry. Ce qui fait que ma vie entière s'est passée dans l'angoisse de savoir si c'est mon frère qui est mort ou si c'est moi !"

Le mouvement littéraire s'accroît.

Le théâtre des Antiquités nous promet pour bientôt :

Le "Plucky", par L. O. David ; les "Pelotes de terre", par Israël Tarte ; "Les Ribottes", par Abdoul-Hamid ; le "Crucifié de la Pension", par D'aoust.



Au hasard de la fourchette, dans mes cartons, cette fable-express :

Un pauvre mari, que sa femme déteste, en a la mort dans l'âme. Un sien ami lui dit : Bâts-la.

MORALE.

Frappez et l'on vous souffrira.

ZOZO.

LETTRE D'EUROPE

Du correspondant spécial de "l'Album Universel," M. Léon Zor

Paris, 5 février 1903.

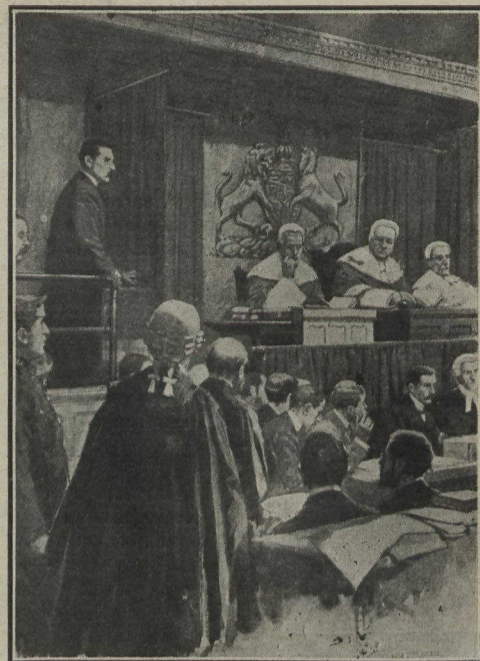
Qui, à la vue de cette vieille femme au chef branlant, croirait être en face de cette impératrice Eugénie, dont la beauté tourna la tête à Napo-



Après de Reszké, Mme Bartet, de la Comédie Française. Elle vient de remporter un nouveau triomphe dans l'"Autre Danger", de Maurice Donnay.

* * *

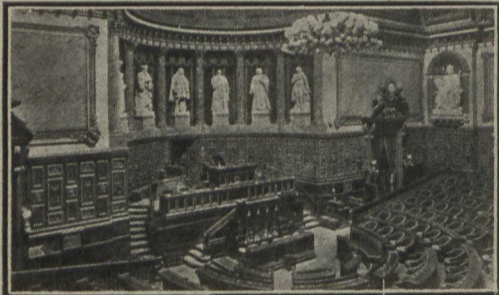
Le monument de Gounod au Parc Monceau. — Ce beau monument est dû au ciseau du sculpteur Antonin Mercié, auteur de "Gloria Victis", du célèbre "David", et de tant d'autres chefs-d'oeuvre. Au pied du buste, trois femmes symbolisent la Marguerite de "Faust", Juliette et Sapho, les trois héroïnes de Gounod.



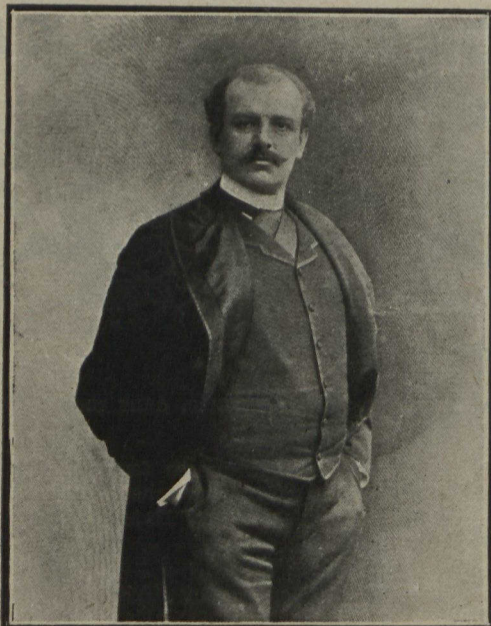
Lorsque, le 21 novembre 1901, M. Arthur Lynch se fit élire par la circonscription de Galway (Irlande), il venait de prendre part à la guerre sud-africaine, dans l'armée boer. L'an dernier, bravant les poursuites qui l'attendaient s'il se présentait pour occuper son siège, il quittait la France, et le 11 juin, arrivait à Londres, où il était immédiatement arrêté. Au bout de sept mois de détention préventive, M. Lynch, inculpé de haute trahison, a enfin comparu, le 21 janvier, devant la juridiction criminelle spéciale,

léon III et lui valut d'être élevée sur le trône ! C'est bien elle, cependant. Cinquante ans se sont écoulés depuis son mariage, en 1853.

A l'occasion du renouvellement partiel du Sénat, peut-être vos lecteurs aimeraient-ils voir la salle où se réunissent ces éminents législateurs. Le palais du Luxembourg est en lui-même l'un des plus beaux de Paris, et la salle des séances du Sénat qui y est aménagée est la plus belle de ses pièces.



M. Jean de Reszké, — dont ci-joint le portrait, — vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur. On sait que ce grand artiste est un homme du monde, un parfait gentleman dans toute l'acception du terme.



En attendant la grande exposition du mois de mai au Grand Palais, les cercles de Paris qui s'occupent tout particulièrement des questions artistiques, entrebâillent leurs portes.

Le Cercle artistique et littéraire nous a convié, la semaine dernière, à son exposition d'oeuvres choisies, dues au pinceau et au crayon de nos artistes les plus distingués. Hâtons-nous de dire qu'il s'y trouve des morceaux de peinture qui sont un régal pour les amateurs.

Ci-joint la photographie de la grande salle des fêtes où se tient l'exposition de peinture et où se donne chaque année plusieurs représentations théâtrales.



Il se fait depuis quelque temps, dans certains corps de l'armée allemande, des essais très intéressants, relatifs à la mise en pratique de patins, ou, plus exactement, de "skis" permettant la marche et le service en campagne par les temps les plus rigoureux.

Des essais analogues se font en France, depuis deux ans, dans les Alpes.



Ci-joint le portrait de Soeur Candide, fondatrice de l'Oeuvre des enfants tuberculeux. Cette photographie, prise sans que Soeur Candide s'en doute, est la première qui ait été publiée de cette femme aussi modeste qu'admirable, que le président Félix Faure décora de la Légion d'Honneur.

LEON ZOR.

M. LOUVIGNY DE MONTIGNY

L'homme du jour, au chapitre de la bibliothèque publique

Louvigny de Montigny, fils du regretté recorder de Montigny, qui nous a lui-même laissé plusieurs volumes précieux, est né à St Jérôme, le 1er décembre 1876. Petit-fils du fondateur de la capitale du Nord, baptisé par le curé Labelle, au pied des Laurentides, un matin que la neige soufflait en bordée canadienne : c'est assez dire qu'il est des nôtres. Son frère Gaston dit que c'est de l'"étouffe du pays".

Un caricaturiste a dit à peu près ceci de l'auteur des "Boules de Neige" : "Fils de Chevalier, Louvigny de Montigny a le sang chaud des Chevaliers, avec des vellétés de diplomate qu'il a dû puiser chez les Jésuites, ses premiers maîtres"...

Les caricaturistes ont beau accentuer les contours, ce sont encore eux qui voient le mieux, et ce portrait du jeune auteur n'est pas mal.

Après des études classiques complètes autant que médiocres, qui ne parvinrent d'ailleurs pas à le convaincre de la supériorité de la prosodie latine sur la poésie française, Louvigny de Montigny devint bachelier, néanmoins, et fut admis à la docte Faculté de Droit de l'Université Laval. Trois mois des Pénitentes lui exagérèrent à ce point le bonheur des journalistes que, sous le fallacieux prétexte d'essayer, il ferma un beau jour son code et entra à "La Presse", qu'il quitta quatre années plus tard pour fonder les premiers "Débats", pour se battre avec tout le monde et parer les poursuites judiciaires, pour réunir les jeunes littérateurs canadiens qui, dans son journal, se déclarèrent tous de son côté ; pour fonder ensuite l'"Avenir", qui vécut ce que vivent les fleurs artificielles, l'espace de trois mois — pour devenir alors chef du reportage au "Journal", puis enfin, rédacteur à "La Patrie", où il est chargé de la chronique municipale, dont il s'acquitte avec esprit.

Il se prépare maintenant à devenir fonctionnaire, mais pas du tout rond-de-cuir, puisque c'est comme bibliothécaire, au milieu des livres,

que notre estimé confrère compte planter sa tente. Le bibliothécaire n'est pas ce qu'un vain peuple pense : un savant à lunettes, selon les hommes du peuple, non plus qu'une espèce de libraire, selon les hommes du commerce. Ce doit être d'abord un esprit cultivé, un travailleur assidu et infatigable, profondément dévoué aux lettres. Ce doit être surtout un véritable modèle de courtoisie et de politesse. Voici le portrait qu'en fait l'abbé Cotton des Houssayes, qui fut lui-même bibliothécaire de la Sorbonne.

"Il accueillera tous ses visiteurs avec un empressement si poli et si aimable, que cet accueil puisse paraître à chacun d'eux l'effet d'une distinction toute personnelle. Jamais il ne cherchera

à se dérober à tous les regards dans quelque retraite solitaire et inconnue ; le froid, la chaleur, ses occupations multipliées ne seront jamais pour lui un prétexte de se soustraire à l'obligation qu'il contracte d'être, pour tous les savants qui le visitent, un guide aussi instruit que bienveillant ; s'oublant lui-même, au contraire, et laissant là tout ce qui l'occupe, il courra au-devant d'eux avec un aimable empressement et les introduira avec joie

me dont les travaux ne peuvent que contribuer à son illustration. Le gardien d'un dépôt littéraire doit se défendre principalement de cette disposition malheureuse qui le rendrait, comme le démon de la Fable, jaloux des trésors dont la surveillance lui est dévolue, et qui le porterait à dérober aux regards du public des richesses qui n'avaient été réunies que dans la vue d'être mises à sa disposition."

Donc, Monsieur de Montigny est candidat au poste de bibliothécaire, et il réussira si l'intrigue et le favoritisme sont réellement disparus de l'hôtel-de-ville, pour faire place au mérite et au travail personnels. En effet, tous les journaux, anglais comme français, sans la moindre réserve, lui ont reconnu des qualités qui le recommandent d'emblée à ce poste honorable. "Le Rappel", entr'autres, a publié l'article suivant au sujet de M. de Montigny :

"Nous n'hésitons pas à le recommander immédiatement au conseil des échevins chargés de la fondation d'une bibliothèque publique. Il faut, en effet, à la tête d'une bibliothèque naissante, un jeune homme actif et expérimenté qui ait à cœur de faire son propre avenir de la prospérité de l'institution confiée à son intelligence.

"Le concours littéraire de Noël qu'il a mené dans "La Patrie" nous convainc que M. de Montigny sait les bons moyens de stimuler l'ardeur de la jeunesse ; ses écrits suffisent déjà à témoigner d'une rare valeur littéraire ; il nous souvient de certains incidents de sa carrière journalistique qui nous rassurent aussi sur son respect de l'autorité ; un entraînement de plusieurs années dans le journalisme militant l'ont préparé à l'entreprise difficile de la fondation d'une bibliothèque ; enfin, sa naissance, son éducation et ses relations feront de lui un parfait bibliothécaire.

"La nomination de M. Louvigny de Montigny aux délicates fonctions qu'il ambitionne seront un hommage à toute la jeunesse, sur laquelle doivent compter nos hommes publics."

Nous ne saurions dire mieux, mais nous tenons à publier cette recommandation et à l'appuyer.

L'ANNALISTE.



LOUVIGNY DE MONTIGNY

Pensées de circonstance

La bibliothèque de Memphis, fondée 2000 ans avant Jésus-Christ, était fermée par une porte sur laquelle on lisait ces mots : "Remèdes de l'âme", inscription pleine de sagesse et de vérité. — DIO-DORE DE SICILE.

Le bibliothécaire se doit au public et surtout à la foule de vrais amateurs qui trouveront en lui une bibliothèque parlante. Il se doit à une jeunesse curieuse et avide d'instruction, pour qui il sera un guide sûr et affable qui les conduira vers les sources les plus pures et les plus abordables. Il doit être pour les professeurs des différentes écoles un collègue utile, un ami éclairé, un conseil permanent qui, de concert avec eux, travaillera au succès de l'instruction publique. — M. PARENT.

La ferme royale de Sandringham

Où la reine Alexandra va se distraire des ennuis de la Cour



La reine Alexandra à la ferme royale.

Les reines d'aujourd'hui connaissent, après les contraintes de leur vie officielle, l'intéressante activité d'une vie privée qu'elles sont à peu près libres d'arranger à leur gré : de plus en plus "les grands de ce monde mènent, à peu de chose près, l'existence des gens du monde", tout simplement.

La petite cour de Danemark, qui est une pépinière de Reines et de Princesses, a mis en honneur la vie familiale.

On sait que, chaque année, les princes anglais, le roi et la reine de Grèce, les souverains russes, y vont avec plaisir, passer leurs vacances et oublier les soucis du pouvoir. La reine d'Angleterre actuelle, la Reine "consort", comme disent les Anglais, a conservé la tradition danoise. Naguère, quand elle était encore la princesse de Galles sa bonne grâce, son affabilité sans roideur, son charme très délicatement féminin, la firent adorer par tout le Royaume-Uni. Elle est avant tout femme, très élégante, très artiste, excellente maîtresse de maison, éducatrice éclairée de ses filles. Elle remplit consciencieusement les devoirs de son existence officielle, mais préfère à tout l'intimité de la vie de famille et les joies de l'amitié.

C'est au château de Sandringham, dans le comté de Norfolk, que la princesse de Galles avait établi sa résidence. La reine Alexandra ne délaissera pas, pour Osborne ou Windsor, ce domaine charmant, un Trianon moderne avec sa ferme, sa laiterie, mais le Trianon d'une femme du Nord, pratique et ménagère, un Trianon plus vaste, plus confortable, plus isolé que le palais bijou de Marie-Antoinette, à Versailles, et plus propice à la rêverie, au repos, aux calmes plaisirs de l'intimité. Elle aimera comme par le passé les champs de bruyères roses, qu'on découvre au loin des terrasses, les genêts sauvages et le cirque des collines que balaie le vent marin. Les paysans verront encore la petite charrette royale, appelée gentiment "les Bluets", toute pleine d'enfants et de jeunes filles, parcourir, menée par la reine, les chemins de Sandringham.

Le château, bâti en 1870, sur l'emplacement d'un vieux manoir, est de style "Elisabeth" modernisé; à droite du hall s'ouvre la salle à manger parée de ces tapisseries espagnoles tissées d'or et de soie, d'une étrange et sévère somptuosité; de merveilleuses collections d'armes et de porcelaines et d'une profusion de fleurs, car la reine Alexandra adore les fleurs et en particulier les lis, sa fleur préférée; le salon, aux tentures rose et bleu, est meublé de sièges recouverts de tapisseries aux nuances pâles, une Vénus de marbre se dresse sur un piédestal de rocaille et de bruyères... des tapis de l'Inde couvrent le parquet... Et les jardins !... les jardins de l'Ouest, dont une partie, cultivée avec soin, est peut-être moins séduisante que le bois agreste et sauvage, avec ses rochers et ses chutes d'eau; une rangée d'arbres historiques, dont chacun a été planté par quelque personnage célèbre, conduit à un parc peuplé de cerfs et de chevreuils. Sur un lac délicieux, les invités de la reine se promènent en barque, pendant la belle saison, tandis que, par les claires nuits d'hiver, le lac appartient aux patineurs, qui exécutent leurs voltes gracieuses à la lueur des torches, aux applaudissements des vilageois groupés sur la rive.

La vie de la reine Alexandra, à Sandringham, au temps où elle était encore princesse de Galles, ne différerait pas de la "vie de château" que mènent tous les grands propriétaires anglais. Beaucoup

d'exercices en plein air : sports variés, équitation, patinage, etc. Après le premier déjeuner, à neuf heures, la reine conviait une ou deux de ses invités à l'accompagner dans sa promenade quotidienne à la volière aux écuries, aux chenils. Les chevaux favoris sont régalez de sucre et flattés par des mains aristocratiques. A une heure et demie, lunch; c'est alors qu'on décide de l'emploi de la journée, souvent occupée par des excursions aux plus jolis sites au pays. Après le dîner, à sept heures et demie, le soir, autour du piano d'ébène de la reine Alexandra, les trois princesses, Louise, Victoria et Maud jouaient toutes de quelque instrument, et l'on formait ainsi un petit orchestre. Chaque année, la princesse donnait plusieurs bals, le "bal des comtes", le "bal des fermiers", le "bal des serviteurs". Mais, depuis la mort du prince Albert-Victor, il n'y a plus ou presque plus de bals à Sandringham...

Quand l'absence de son mari laisse à la reine plus de solitude, elle s'occupe à des travaux d'aiguille, et non pas seulement à des travaux artistiques, mais à des travaux utiles. La correspondance officielle et particulière lui prend aussi beaucoup de temps, car sa famille anglaise et sa famille danoise comptent d'innombrables "alliances". Elle a des soeurs, des nièces, des neveux dans presque toutes les cours européennes.

Un des plus grands plaisirs de la reine Alexandra, c'est de parcourir la campagne dans la charrette légère qu'elle conduit elle-même, accompagnée seulement d'un groom.



La laiterie de la ferme royale de Sandringham.

Elle passe en souriant, et les mails chargés de touristes tirent à plein collier pour la rejoindre et recevoir son sourire.

On raconte qu'une fois, la reine s'arrêta dans une auberge pour y luncher. Ses filles, encore toutes jeunes, l'accompagnaient; l'hôtelier, soupçonnant qu'il avait affaire à des "personnages d'importance", leur apporta son livre d'inscriptions et les pria d'y mettre leur signature. Mais la princesse, devinant le piège, et ne voulant point trahir son incognito, écrivit gravement : "Mistress Wales et ses deux filles."

Marie-Antoinette, en jupe courte, en tablier de linon, faisait des fromages et se donnait l'illusion d'être Colette ou Babet. La reine Alexandra ne se divertit point à jouer à la ville des rôles d'opéra-comique, mais en vraie femme du Nord, elle a le goût des soins ménagers et ne dédaigne pas de pétrir elle-même des mottes de beurre dans sa laiterie de Sandringham.

Cette laiterie est un véritable chalet suisse, où les hôtes de Sandringham se rassemblent quelquefois pour prendre le thé. Sur le sol, des carreaux de faïence bleu-paon, rapportés de Bombay par le prince de Galles, montrent la rose d'Angleterre, le trèfle d'Irlande et le chardon d'Ecosse entrelacés. Autour des murs, une étagère de marbre soutient des terrines de porcelaine. Ça et là, des statuettes d'animaux favoris, en bronze et en argent; au-

dessus du moulage d'une tête de vache, une plaque d'argent rappelle les prix que la bête favorite a remportés dans les concours.

Tout est frais, d'un aspect riant. La femme qui s'applique à embellir ainsi les endroits les plus modestes de sa demeure, devait aimer et faire aimer l'ordre et l'harmonie, qui ne résultent pas de la richesse, mais du choix ingénieux, de l'arrangement des objets. L'influence de la reine Alexandra a transformé jusqu'aux plus humbles maisons de Sandringham.

Sous l'influence de la reine, le village même de Sandringham s'est transformé. Ce village ressemblait naguère à tous les villages, c'est-à-dire que les habitants, fort peu soucieux de l'hygiène et de la beauté, sacrifiaient l'agréable à l'utilité. Et pour des paysans, tout ce qui est la joie des yeux, tout ce qui ne "rapporte pas", est inutile. Voyez les vieilles chaumières françaises, si pittoresques parfois, mais trop souvent sombres, malsaines avec leurs fenêtres exigües, leur plafond bas et la terre battue pour tout plancher.

Quand, toute jeune femme, la reine Alexandra vint à Sandringham, elle fut affligée de cette détresse pittoresque; le prince de Galles partageait ses sentiments. Ils se mirent aussitôt à l'oeuvre; les vieilles maisons furent améliorées; de nouveaux cottages furent bâtis dans un style gothique agréable aux yeux. Les plus jolis portent le nom de la reine. Leurs ogives apparaissent à travers le manteau de lierre, de plantes grimpances et de roses qui les enguirlande. Chaque maison est accompagnée d'un terrain, qui, devant l'habitation, forme un jardin d'agrément, et derrière un potager.

L'intérieur de ces cottages est charmant. Cinq vastes pièces, claires et hautes de plafond, et d'un aménagement confortable. Partout de larges et profonds placards, partout de bonnes cheminées, et dans la reluisante cuisine, le plus précieux des biens, un poêle excellent, avec four et réservoir à eau chaude. Enfin, derrière la maison, une grange où l'homme peut travailler, et la femme faire la lessive.

Des maisons si agréables développent la vie familiale; car on aime le home selon le confort et la douceur qu'on y trouve. Il n'est rien de tel que d'être bien chez soi. En faisant de leur cottage un séjour plaisant, la reine a donné aux hommes le goût du foyer, et aux femmes les vertus ménagères. C'est à qui aura la maison la plus nette, les rideaux les plus blancs, les meubles les plus brillants. Pour conserver cette émulation, la reine donne tous les ans des prix aux cottages les mieux soignés.

Mais la reine ne se contente pas de regarder en passant ces charmants logis, qui complètent le décor de ses domaines.

Elle entre partout, parle à tout le monde, porte aux malades du thé, des oranges, des vêtements et des livres, et prend grand souci des enfants. On l'a vue bercer un bébé de quelques mois qui poussait des cris affreux, pendant que la mère était sortie. Souvent, lorsqu'elle rencontre sur la route des gamins qui reviennent de l'école, elle les fait monter dans sa charrette légère et les ramène à leurs parents, dont vous devinez la joie et l'orgueil.

Elle passe des heures dans les classes, écoutant les leçons, interrogeant les écoliers. Elle assiste aux noces. Tous les habitants des villages avoisinant Sandringham connaissent sa sollicitude et sa générosité. Tous fêtent la Christmas avec la reine. Les infirmes, les vieillards, les malades reçoivent des vêtements, des paquets de thé, des oranges, des livres, que la reine leur remet elle-même, avec cette exquise bonne grâce qui augmente la valeur du cadeau. Elle assiste aux noces des jeunes filles, et l'on raconte qu'un fiancé d'humeur susceptible ayant refusé de se rendre à l'église s'il n'y était pas conduit en voiture, comme la mariée, la princesse de Galles dut attendre plus d'une heure pour satisfaire ce ca-Myrth, la meilleure laitière de la ferme royale de Sandringham.



VOYAGEUR.

La Construction d'une Locomotive

Chronique scientifique de quelque actualité

Montréal a déjà, aux ateliers du Grand-Tronc, à la Pointe St Charles, une fabrique de locomotives ; il va en avoir une plus grande encore aux ateliers de la Compagnie du Pacifique, à Hochelaga.

Il y a certainement peu d'appareils mécaniques qui soient aussi intéressants qu'une de ces puissantes locomotives que l'on voit traîner nos trains de voyageurs à des vitesses vertigineuses, ou remorquer, avec la plus grande aisance, des convois de marchandises lourdement chargés, tout en ne semblant nullement épuisées par cet effort qu'elles poursuivent durant des milles et des milles, et en se laissant conduire docilement par deux hommes, ou même par un seul, qui font autant de travail avec leur collaborateur mécanique, que jadis des armées de chevaux et de charretiers.

C'est, en somme, la locomotive qui a transformé le monde au cours du dix-neuvième siècle, et comme les voies ferrées se sont prodigieusement multipliées depuis une cinquantaine d'années surtout, le nombre des locomotives en service sur les divers chemins de fer du monde atteint actuellement un chiffre extraordinaire. Le total doit en être de près de 110,000, ce qui représente un capital formidable de plus de mille millions de dollars, en prenant une valeur moyenne pour les divers types de machines.

L'Europe possède quelque 65,000 locomotives, et l'Amérique, à elle seule, en compte au moins 40,000, grâce à l'immensité du réseau ferré des Etats-Unis.

Comme d'ailleurs il faut souvent renouveler ce matériel, d'abord parce qu'il s'use et surtout parce que des progrès nouveaux se font, qui rendent le fonctionnement des locomotives plus économiques, augmentent leur puissance, on construit constamment des machines nouvelles. Pour peu que nos lecteurs regardent autour d'eux quand ils voyagent, ils ont certainement remarqué que ce matériel de traction, c'est-à-dire les locomotives des grandes compagnies, s'est considérablement transformé depuis quelques années.

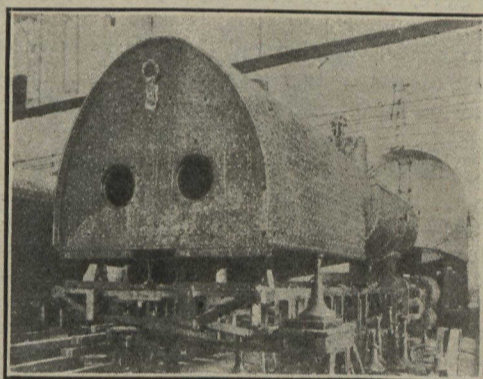
Mais les plus grands ateliers de construction de locomotives se trouvent aux Etats-Unis, l'industrie de ce qu'on nomme "la fabrication des locomotives" occupant une place énorme dans ce pays. Tout d'abord, cela tient à ce que les Américains renouvellent volontiers leur matériel de traction : ils ne font point comme les ingénieurs des compagnies européennes, qui ménagent et font durer les vieilles machines en les entretenant minutieusement, en les réparant sur toutes leurs faces, et en leur faisant parfois subir une transformation qui rappelle quelque peu le célèbre "couteau de Jeanot" ; c'est ainsi qu'on voit fréquemment en Europe traîner des trains de banlieue par des vieux "coucous", dont la date de construction remonte à 1860, 1850 même. En Amérique, c'est exactement le contraire : on ne répare pas, convaincu qu'on est que les raccommodages ne sont pas économiques, et surtout que, par cette méthode, on garde en service des outils qui sont bien inférieurs à ceux que permettent de construire les plus récents progrès ; aussi, quand une locomotive est vieille de quelques années, que d'autre part on a imaginé des dispositifs nouveaux dont on espère une augmentation de puissance ou une économie

dans les dépenses de combustible, on met l'outil vieilli à la ferraille et on le remplace par une machine tout flambant neuf, dotée des améliorations les plus modernes.

On comprend bien que, dans ces conditions, les ateliers de fabrication de locomotives ont constamment à faire, d'autant que le Nouveau Monde s'est mis aussi à fournir l'Ancien, auquel il livre des machines coûtant sensiblement moins cher que celles qui sortent des ateliers européens. Actuellement, et sans vouloir faire une statistique qui n'aurait qu'un intérêt médiocre pour nos lecteurs si nous la développions, nous dirons que les usines spéciales américaines produisent, dans une année, bien près de 3,000 locomotives.

De toute façon, et où que se construisent les locomotives, c'est une opération délicate à mener à bien, que celle de la fabrication et du montage des multiples pièces qui entrent dans une de ces machines, surtout maintenant qu'elles subissent des efforts énormes par suite des poids qu'on leur fait remorquer, des vitesses auxquelles elles marchent, et enfin, de la pression très élevée à laquelle est soumise leur chaudière. C'est ce qui explique, du reste, le prix qu'elles atteignent, car en fait, elles ne demandent pas un poids extraordinaire de matières premières.

A ce propos, il est curieux de chercher à se rendre compte quelles sont ces matières premières qui entrent dans la composition d'une locomotive, et qui doivent être travaillées et mises en oeuvre par les ouvriers compétents, depuis les simples poutrelles qui constituent le châssis, ou les tôles courbées qui entourent la chaudière, jusqu'aux tubes de cette chaudière, aux robinets innombrables qui sont répartis un peu partout, aux rayons ou aux



Chaudière de locomotive avec ses multiples rangées de rivets

bandages des roues, aux tiges des pistons, aux bielles qui battent leur mouvement alternatif sur les côtés de l'engin.

Si l'on rassemblait en un tas tous les matériaux nécessaires pour constituer une locomotive, on serait tout à fait surpris du faible volume de ce tas, mais aussi de la variété des éléments qui le forment. Nous considérons, du reste, une puissante locomotive à marchandises représentant un des types aujourd'hui couramment en usage. L'élément essentiel de la machine, c'est l'acier, dont il faut quelque 28 tonnes et demi, et qui est fourni par les établissements métallurgiques, pour être ensuite passé au foyer de la forge, transformé à chaud sous les coups de marteau, puis soumis à la lime et aux outils divers, comme les autres métaux que nous allons citer.

Comme de juste, pour ce travail à chaud dont nous venons de parler, on brûlera une certaine quantité de coke, de charbon ; le feu joue, en effet, un rôle prédominant dans toutes les opérations métallurgiques, et nous pouvons dire à ce point de vue que, en dehors des métaux divers, il faut un approvisionnement de plus de 58 tonnes de houille et cinq tonnes de coke pour mener à bien le travail de construction d'une locomotive. Il faut encore sept tonnes de fer forgé, deux tonnes environ de fonte blanche, et plus de cinq tonnes de cuivre, qui entre dans la confection des multiples robinets et tuyaux qu'exigent le fonctionnement d'une loco-



Mise en place des cylindres et des roues d'une locomotive

motive. C'est ensuite une centaine de livres de plomb, un peu moins de zinc, une certaine quantité de chrome, d'antimoine, de l'aluminium, un alliage de fer et de manganèse qu'on désigne sous le nom abrégé de ferro-manganèse, du cuivre mélangé de phosphore, près de cinq cents livres d'étain destiné à être employé pour la plus grande part allié avec d'autres métaux, et finalement, plus de 24 tonnes de fer en gueuses et six tonnes et demie de ce fer de Suède, qui est remarquable par ses qualités de résistance, et dont l'emploi est tout indiqué dans la fabrication de pièces aussi exposées à de durs efforts que celles qui constituent une locomotive.

Et maintenant, il s'agit de transformer ce métal, comme nous le disions tout à l'heure, de le travailler avec les outils les plus divers et les plus ingénieux pour qu'il prenne les formes les plus variées dans le moins de temps possible, et en offrant une solidité à toute épreuve.

Sans vouloir médire des ateliers européens, et français en particulier, il faut bien reconnaître que c'est en Amérique surtout que s'est développé cet outillage spécial créé pour la confection des pièces de locomotives. Nous n'avons pas l'intention de suivre par le menu les opérations innombrables auxquelles on se livre dans ces ateliers pour construire une locomotive entière, d'autant qu'il y aurait dans ces détails des explications beaucoup trop techniques pour intéresser nos lecteurs ; mais nous voulons du moins, par ces quelques lignes, avec les vignettes qui les accompagnent, donner une idée de la variété de ces opérations et de la facilité relative avec laquelle on les exécute maintenant qu'on possède des outils perfectionnés, et aussi qu'on emploie l'électricité pour commander la plupart d'entre eux.

VULGARISATOR.

CHANSON DE JANVIER

O le clair matin, la belle gelée !
Un soleil d'argent sur la plaine blanche
Verse une clarté frileuse et voilée :
On sonne la messe à toute volée !

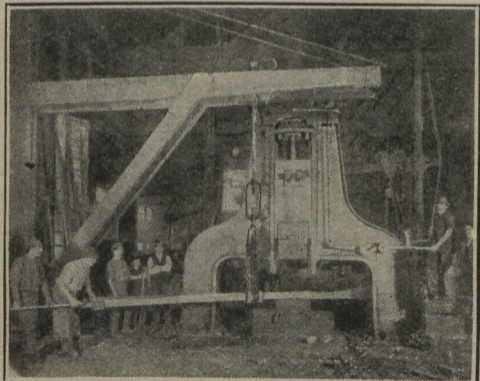
O la bonne bise, ô le beau dimanche !
Sur les arbres morts aux ramures nues,
En fins diamants respandit le givre,
L'azur froid scintille à travers les nues !

Voilà mes gaités soudain revenues,
Mon sang se réveille, et je me sens vivre !
Adieu les couchants tout rayés de pluie,
Et les pleurs brouillés des mornes aurores !

Les grands horizons brillent, et j'oublie
Les soirs gris trempés de mélancolie !
Sur le sol durci des routes sonores,
Allons respirer l'air de la prairie !

Sous les glaçons bleus chantent les fontaines !
C'est de purs cristaux que l'herbe est fleurie ;
Mon coeur allégé vibre et se marie
Aux frais carillons des cloches lointaines !

CH. GRANDMOUGIN.



Forgeage d'une bielle de locomotive

UN SERMON LAIQUE PAR SEMAINE

La grève des Employés de Tramways

Mes très chers frères,

Elle est doublement de rigueur, aujourd'hui, cette appellation fraternelle que je vous donne. Les hommes, en effet, sont tous frères en Jésus-Christ, et ceux-là doivent l'être plus particulièrement qui, à une toute petite différence près, remplissent dans la cité les mêmes fonctions. Or, c'est un journaliste qui vous parle, à vous, conducteurs de tramways, frères en véhiculage des conducteurs de journaux, petits chars des intelligences dans le monde des idées.

Donc, mes très chers frères, j'ai cru devoir vous convoquer par la pensée au pied de cette chaire profane qu'est l'"Album Universel", ou plutôt, j'ai cru devoir me transporter en esprit dans votre salle de délibérations, consacrée désormais par les pouvoirs publics autant que par le droit absolu de réunion, pour vous adresser tout particulièrement la parole.

Votre grève contre la Compagnie des chars urbains a été une victoire. Que la joie bien légitime de votre triomphe ne vous fasse pas oublier le sort déplorable de maintes autres corporations ouvrières qui ne sont pas près de connaître l'affranchissement que vous avez obtenu de haute lutte. Et, de même que vos frères des métiers déjà organisés en associations vous ont aidés, vous qui êtes maintenant organisés, aidez à vos frères moins bien partagés que vous.

Aidez-les par le conseil et par l'action : prêchez-les de parole et d'exemple.

De parole : Apprenez-leur, s'ils ne le savent déjà, qu'il ne doit plus y avoir d'esclavage dans le monde ; que ce fut un siècle barbare où de prétendus philosophes disaient aux populations asservies : "esclaves, soyez soumis à vos maîtres."

Apprenez-leur que, dans une société démocratique comme la nôtre, le louage du travail est, comme tout autre contrat, régi par la loi civile, et qu'il ne confère pas absolument, du moins dans l'acception païenne du mot, la qualité de maître à l'employeur et la qualité de serviteur à l'employé.

Apprenez-leur que la méconnaissance de ce principe sacré, de la part d'un employeur, est un attentat à la loi civile comme à la loi morale et, de la part d'un employé, un attentat à la solidarité ouvrière comme à la dignité humaine.

Apprenez-leur que, pour avoir la notion vraie de leurs droits autant que de leurs devoirs, ils doivent étudier, c'est-à-dire observer et lire.

Apprenez-leur que, pour se défendre victorieusement contre ceux qui voudraient les opprimer, il leur faut se solidariser, s'associer comme vous l'avez fait.

Que d'autres enseignements par la parole vous pouvez et devez encore leur donner, depuis le simple conseil de votre propre fonds, en matière pratique, jusqu'à l'enseignement le plus élevé, emprunté aux encycliques des papes ou aux traités profanes en matière d'économie politique ou sociale.

D'exemple. Oh ! c'est ainsi, mes très chers frères, oui, d'exemple, que vous pouvez et devez prêcher le plus efficacement.

Prêchez à vos frères, par votre conduite, le respect de toutes les lois divines et humaines.

Prêchez-leur particulièrement l'observance des conditions du contrat qui les lie aux employeurs.

Prêchez-leur l'amour du travail, la sobriété, l'épargne, la dignité, l'ambition ; prêchez-leur tout cela d'exemple.

Et que d'autres choses encore ! Bref, toutes celles qui élèvent l'homme au-dessus de sa condition momentanée.

Pour vous entraîner à cet apostolat par l'exemple, souffrez, mes très chers frères, que je vous indique un acte dont personne ne vous a peut-être parlé, mais que le public attend particulièrement de votre nouvelle association.

Vous n'êtes pas sans savoir que des plaintes ont parfois été portées contre des conducteurs au gérant de la Compagnie des tramways. Il en est même résulté des destitutions, des renvois arbitraires et injustes, en cela du moins que les accusés n'ont pas eu l'occasion de se défendre, de se disculper.

Pourquoi ne prendriez-vous pas l'initiative d'une mesure que toutes les organisations ouvrières devraient adopter à l'égard de leurs membres ? Pourquoi n'instruiriez-vous pas vous-mêmes toute cause de plainte contre l'un de vos membres, et n'expulseriez-vous pas de vos rangs celui qui aurait été trouvé coupable d'une offense grave dans le service, soit à l'égard de la Compagnie des tramways, soit à l'égard du public ou d'un citoyen quelconque ?

Permettez-moi de vous représenter, mes très chers frères, que trop souvent dans le passé les associations ouvrières ont défendu de leurs membres quand elles auraient dû être les premières à les condamner.

L'association doit être employée à la sauvegarde du droit, et non pas au triomphe du tort. Il vous est d'autant moins permis de méconnaître ce principe que vous l'avez donné pour base à vos revendications contre la Compagnie des tramways, et que sa haute moralité a plus que toute autre chose, probablement, gagné à votre cause cette sympathie publique qui vous a si puissamment aidés dans votre récente grève.

Différant en cela de bien d'autres sociétés sœurs, votre association n'a pas seulement des obligations envers la Compagnie à qui vous louez votre travail, mais envers le public avec qui vous êtes en contact continu ; envers le public, qui l'a reconnue socialement par les journaux avant qu'elle le fût civilement par le conseil de ville ; envers le public, de qui la Compagnie des tramways n'est pour ainsi dire que le fidé-commissaire, en matière de transport.

Oui, mes très chers frères, il vous incombe, ce devoir de constituer dans votre association un tribunal d'épuration, chargé d'instruire toute cause de plainte qui y sera portée par un citoyen quelconque contre l'un de vos membres, soit pour grossièreté à l'égard d'un passager ou toute autre violation de ses devoirs à l'égard du public, ou de la Compagnie des tramways, dans l'exercice de ses fonctions.

Constituer un pareil tribunal serait encore peu de chose, si vous deviez en laisser ignorer l'existence au public. Constituez-le et annoncez-le dans les journaux. Demandez à tous ceux qui ont des plaintes à faire contre l'un de vos membres, pour un manquement quelconque à leur égard, dans l'exercice de ses fonctions, de la porter à votre association, avec la certitude d'en obtenir un prompt redressement.

Du chef seul de cette initiative, de cette orientation nouvelle du principe de l'association, votre société, au lendemain même de sa fondation, aura prêché d'exemple comme jamais société ouvrière vieille de 20 ou 30 ans ne l'a encore fait. Elle aura contribué plus que toute autre à grandir dans l'estime publique ce principe de l'association ouvrière, qui, malheureusement, je le répète, n'a servi bien des fois dans le passé qu'à faire triompher contre le capital et contre la cité tout entière l'insuffisance ou l'inconduite de certains de ses membres particuliers.

Et d'avoir grandi dans l'estime publique ce principe de l'association qui vous a émancipés de l'esclavage où vous gémissiez naguère, hâtera le jour où la nation tout entière arborera, elle aussi, la cocarde qui fut votre signe de ralliement aux journées mémorables du 6 et du 7 février 1903 ; cette cocarde qui fut en même temps votre devise, cette cocarde qui est à la fois le texte et la conclusion de mon prêche de ce jour : "UNION, WE WALK, NOUS MARCHONS."

C'est la grâce que je vous souhaite, au nom de la plus idéale sociologie. Ainsi soit-il !

LE REVEUR.

N. B. — Le sermon de la semaine prochaine portera sur l'INTERNATIONALISME, et sera fait par ZOZO.

NOUS MARCHONS

UNION

WE WALK

RÉCRÉATION EN FAMILLE

NOUVEAUX CONCOURS

TROUVEZ LE NOM DU COMPOSITEUR

Le dessin ci-contre contient le nom d'un grand compositeur de musique, auquel nous sommes attachés par plus d'un lien, et dont le souvenir doit être tout vivace en notre esprit. Trouvez ce nom.

La première personne qui nous fera parvenir la solution exacte aura droit à un magnifique album musical, relié en veau, contenant les dernières créations parisiennes.

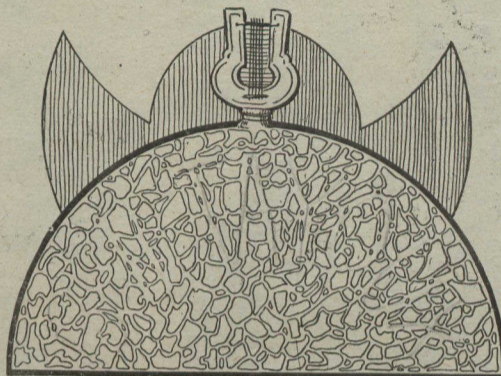
DEUXIEME PRIX.

Un an d'abonnement à l'Album Universel.

TROISIEME PRIX.

Six mois d'abonnement à l'Album Universel.

Prière d'adresser toute correspondance à TIRÉSIAS, "Album Universel", Boîte 758, Montréal.



RÉSULTAT DU CONCOURS : "LE PROVERBE OTTOMAN A DÉCHIFFRER"

Ce concours présentait, croyons-nous, moins de difficultés que les autres. Aussi, les concurrents—au nombre de 478—n'ont-ils commis que des fautes de distraction. Pour déchiffrer le proverbe ottoman, il ne s'agissait que de lire les lettres en commençant par le coin gauche du haut et en allant à droite par diagonales, ce qui forme : Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Nombre de personnes ont commis des fautes de distraction en nous envoyant la réponse : Dieu est Dieu et Mahomet son seul prophète, ou Dieu et Dieu seul, Mahomet son prophète, etc.

La première solution exacte qui nous soit parvenue par la poste, à nos bureaux, est celle de Melle Joséphine Descaries, Lévis, Q., qui se trouve avoir droit au premier prix.

DEUXIEME PRIX.

Melle Rebecca S. Brunet, ville des Erables, Saint-Alban, Portneuf.

TROISIEME PRIX.

M. J. H. Derome, Joliette, P. Q.

MENTIONS HONORABLES.

Mme A. Paquet, 48 Châteauguay, St Sauveur, Québec ; Ovida Robert, 165 Duvernay, Ste Cuné-

gonde ; Dr E. V. Boulanger, Malbaie, comté Charlevoix, P. Q. ; A. Dagev, député-greffier, Cour de Circuit, Montréal ; Mme J. Dhavrol, 124 rue Berri, Montréal ; Dr J. N. Landry, 518 St André, Montréal ; Vital Mallette, Pointe Claire, P. Q. ; Marguerite Rattey, 65 avenue Primrose, Ottawa ; Mme Baux, 612 St Denis ; H. Langis, 28 Aiken St., Lowell, Mass. ; Edouard S. de Carufel, rue du Platon, Trois-Rivières ; M. Wilfrid Riendeau, 679 ave. Hôtel-de-Ville, Montréal ; Clément Tremblay, 128 rue St Germain, Hochelaga, Montréal ; Melle Orpha Ouellet, 27 rue Alexandre, Trois-Rivières ; M. J. V. Bélanger, 76 Sherbrooke ; Alf. Lacasse, Dép. des Mines, Forêts et Pêcheries ; Melle Réséda Ste Marie, Marieville, P. Q. ; Léopold Genêt, Lachine Locks ; Charlie Fisher, Chambly Bassin ; Marie Gravelle, 165 rue St Patrice, Ottawa ; Melle Aloysis Poulin, St Martin, Beauce, P. Q. ; Post Office Bolduc, Hamilton King Street ; Chs de Bienville, 256 St Hubert, Montréal ; E. Francis Doiron, Métapédia, comté Bonaventure ; Jos. E. Lévesque, Ste Anne de la Pocatière, Kamouraska, P. Q. ; Louis Couture, East Sherbrooke, Box 261 ; Auguste Charbonneau, 56 Parc Préfontaine ; G. Ouimet, 983a St Laurent ; J. A. Guénard, 177a rue Cahmplain ; C. A. Archambault, 3093 St Hubert, Dame Louis Boucher, 84 rue Moreau, Montréal ; Adélaré Laperle, Sorel, P. Q.

NOUVEAU JEU

LE STEEPLE-SALTA

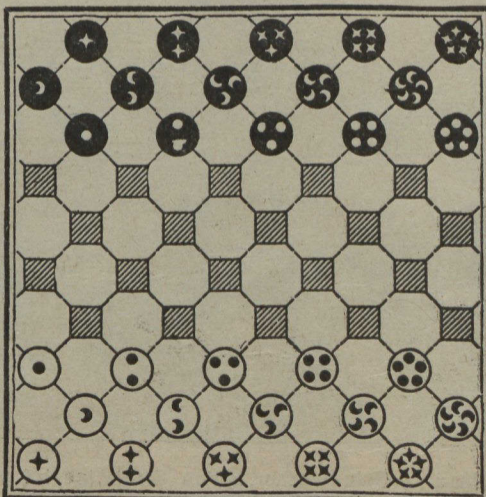
Permettez-moi tout d'abord, charmants lecteurs de l'Album Universel, de vous dire que c'est le jeu favori de Sarah Bernhardt. C'est toute une recommandation.

Ce jeu très charmant, très nouveau, s'apprend en un quart d'heure devant un professeur ; rien de tel qu'une explication orale et qu'un essai pratique. Nous tâcherons cependant de décrire le Steeple avec assez de précision, pour que les personnes curieuses de combinaisons et de variétés puissent jouer sans le secours d'un maître.

Au jeu de Dames, on ne peut gagner qu'en exterminant l'ennemi ; aux Echecs, jeu plus noble, il faut faire le Roi prisonnier. Le but que l'on poursuit au jeu du Steeple est tout autre ; les deux adversaires cherchent à ranger leurs pions dans le camp opposé. Voici l'ordre de bataille au début de l'action.

La première idée a été de faire marcher les 15 pions uniformément, pas à pas, et l'on se conten-

taut d'un ordre très imparfait. Maintenant, chales VERTS.



LES ROUGES.

que rangée de pions a une valeur distincte, et,

pour gagner, il est nécessaire d'arriver avant l'autre joueur à caser ses propres pions à la place des pions adverses, le S1 à la place de son semblable, le S2 également et tous de même.

Il y a trois phases : l'attaque, la contre-attaque, le classement.

BOITE AUX LETTRES

Reçues trop tard pour être classifiées, deux excellentes réponses au concours de "ma maîtresse de pension", de : Madame Ad. Binette, 260 rue Delisle, Sainte-Cunégonde, et Madame Alfred Bouchard, Bienville, Lévis.

A CEUX QUI PRENNENT PART AUX CONCOURS

Aux personnes qui semblent tellement s'intéresser aux concours hebdomadaires de TIRÉSIAS, nous donnons les conseils suivants :

—Adressez vos réponses : Tirésias, "Album Universel", Boîte 758, Montréal.

Rien ne sert de venir porter vos réponses vous-mêmes. Servez-vous de la poste. De cette façon, les éloignés et les proches reçoivent plus de justice.

—Si votre nom sort parmi les vainqueurs des prix, prévenez Tirésias pour qu'il vous fasse parvenir le prix en question.

LES DAMES

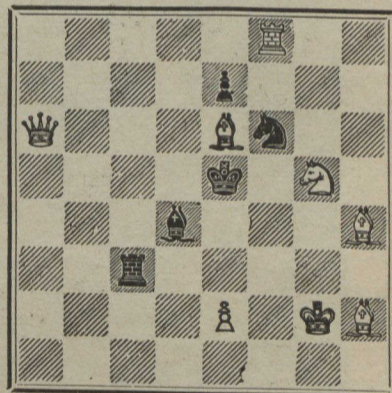
(Solution du problème No 4.)

16—11	6—1
11—6	1—7.12 18 etc.
45—40	7 etc—45
6—1	45—50
1—6 gagne.	

LES ÉCHECS

PROBLEME D'ECHECS

Par M. E. Saint-Maurice, Montréal.
Noirs, 5 pièces.



Blancs, 7 pièces.

Les blancs font mat en 2 coups.

Voici une anecdote qui rappelle celle de Turenne et de son valet, que nous avons racontée :

Louis XV avait pour valet de chambre un homme estimable, mais sérieux et peu disposé à la plaisanterie.

Un soir qu'appuyé sur un balcon, ce serviteur attendait le coucher du roi, Louis XV entre et, dans un mouvement de gaieté peu séant pour un roi, mais qui était provoqué par l'attitude d'ecce valet de chambre, il lui applique une claque des mieux conditionnées.

Le valet de chambre se retourne lestement pour riposter ; mais, reconnaissant Sa Majesté : "Parbleu ! Sire, dit-il avec humeur, allez badiner avec vos pareils."

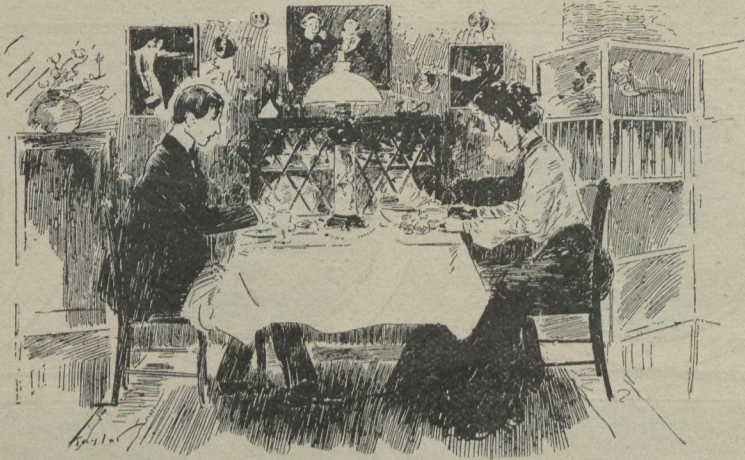
POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR

Prenez les Tablettes "Laxatives Bromo Quinine." Tous les pharmaciens remboursent l'argent si elles ne guérissent pas. La signature de E.-W. Grove est sur chaque boîte.—1



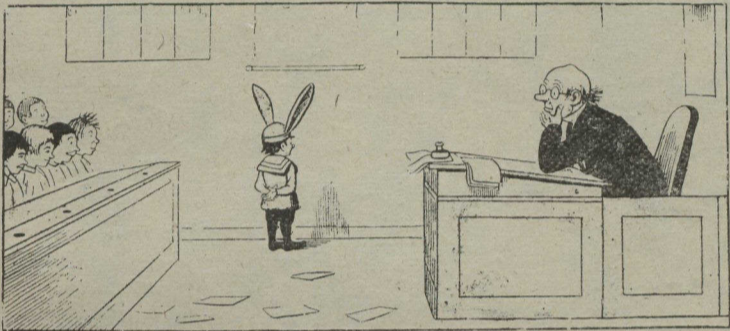
La vengeance d'une femme jalouse, tableau de Grimbergher, qu'on dirait inspiré par le drame de Monsieur Fréchette, Véronica.

RÉPARTIE

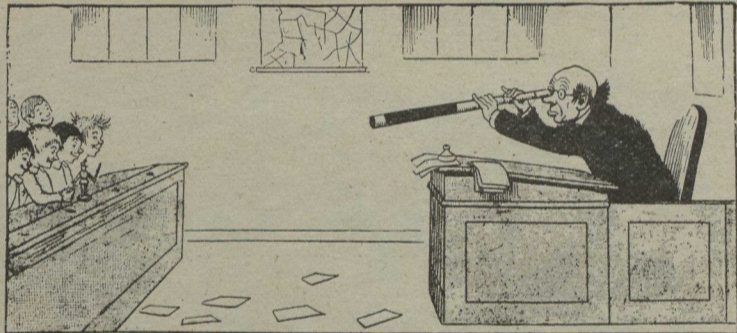


NOMOMARIE. — Ma chérie, ta salade n'est pas aussi bonne que celle que maman faisait...
MADAME NOMARIE. — C'est que, vois-tu, ton salaire n'est pas "aussi bon" que celui que papa "faisait".

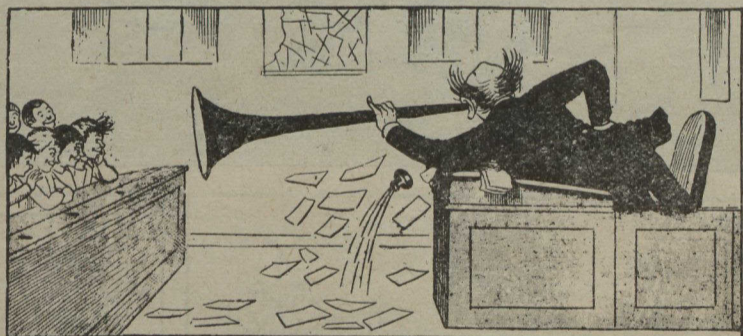
ELEVES BIEN SURVEILLES



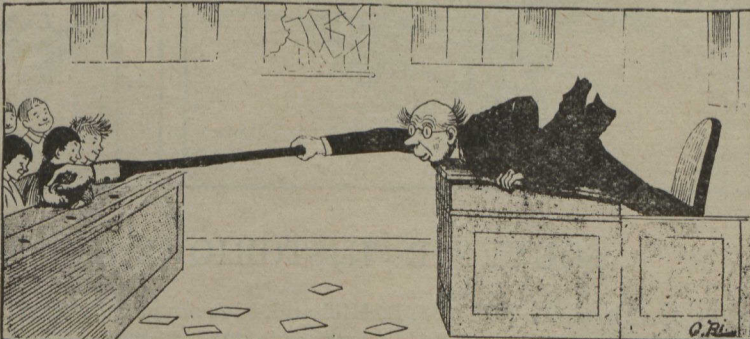
Monsieur Pensum tient à une discipline très sévère. Mais comme il est myope comme une taupe, sourd comme un pot et ankylosé des jambes, il a recours à des petits subterfuges !



Ainsi, il a une longue-vue pour surveiller ses élèves pendant l'étude.

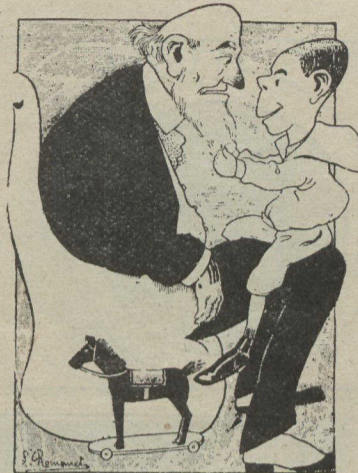


Un cornet acoustique pour s'assurer qu'ils ne bavardent pas.



Et un long bras articulé pour leur tirer les oreilles quand ils s'endorment.

ENFANT TERRIBLE



—Tu as beaucoup d'argent, mon oncle ?
—Pourquoi, mon petit ami ?
—Parce que, l'autre jour, j'ai entendu papa dire que tu étais un riche imbécile !



—Ah ! monsieur ! Quand je suis entrée dans la chambre de mon enfant et que j'ai trouvé le lit vide, je le suis devenue autant que lui !
—Quoi ?
—Livide !...

ODONTALGIE



LE DENTISTE. — Où est la dent qui vous fait mal, cher monsieur ?
LE MONSIEUR. — Celle du fond !
LE DENTISTE. — En êtes-vous bien sûr ?
LE MONSIEUR. — Sûr et certain : je n'ai plus que celle-là !

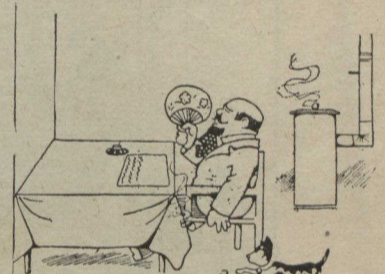


—Que distribue donc votre domestique à tous les invités ?
—Du coton pour mettre dans leurs oreilles... Ma femme va chanter !

UN VENTILATEUR IMPROVISÉ



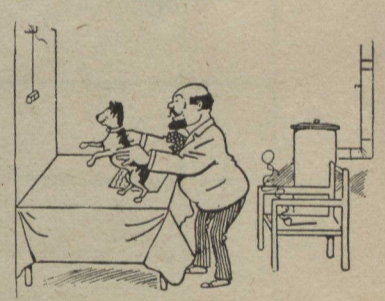
—Mille glaçons du Bengale, qu'il fait chaud ici ! On se croirait, ma parole, dans une annexe du four crématoire.



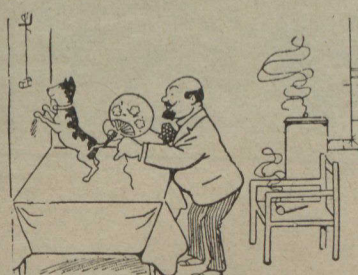
—Si je m'évente, je ne fais rien, je ne travaille pas. Ah ! la vie, ce n'est pas une sinécure. Cependant...



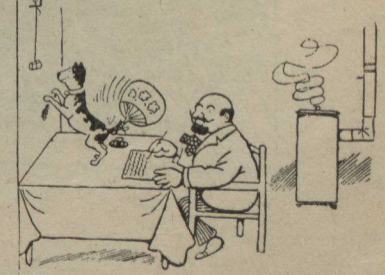
...En pendant ce morceau de sucre au mur, le long d'une ficelle, je pourrai peut-être remédier à la chaleur qui me suffoque. C'est idiot, me direz-vous...



... Mais attendez ! Chacun son idée, n'est-ce pas ? Et en plaçant mon toutou Fox sur la table, je crois avoir trouvé le système d'une ventilation supérieure !



—Trois petits tours de ficelle à l'extrémité caudale pour fixer l'éventail de mon bon Fox, et le tour sera joué.



—Et maintenant, la tête enfin décongelée, à nous la prose, les vers, le génie ! Mais... qu'ai-je donc fait de ma pipe ?

ALBUM UNIVERSEL



SOUVENIR HISTORIQUE DE LA GREVE DES EMPLOYES DE TRAMWAYS

No 1, E. Besner ; No 2, E. Morin ; No 3, R. Sauvé ; No 5, J. Cyr ; No 6, J. A. Brunelle ; No 7, J. B. Michaud, tous six membres du comité de direction de la grève ; No 4, M. A. Varin, président du comité de direction ; Nos 9, 10, 13, 15, différentes assemblées des employés de tramways pendant la grève ; No 14, M. L. J. Forget, président de la Compagnie des tramways ; Nos 8, 11, 12, 16, 17, 18, 20, 21, incidents typiques de la grève ; No 19, carte indiquant le réseau des tramways de Montréal.

LA MODE ILLUSTRÉE

A PROPOS DE PATINAGE



Le "solo" du patinage. — Après de longs mois d'entraînement, on est maître de soi et l'on peut aborder seule toutes les difficultés.

En effet, il n'y a pas de sport plus élégant que le patinage. Il est tout en courbes légères et en envollements rapides ; il n'éveille jamais l'idée de l'effort et donne l'impression de la vitesse aisée. Il est aussi un peu mystérieux pour ceux qui ne l'ont jamais pratiqué. Par quel prodige peut-on se tenir sur cette mince lame d'acier ? Comment peut-on, de la sorte, glisser, se pencher, s'arrêter net, faire des virages d'une brusquerie qui déroutent le spectateur ?

Par un grand entraînement, peut-on répondre, venant développer d'heureux dons naturels.

S'il ne faut guère plus de six mois, en général, pour bien apprendre à se tenir sur ses patins et à être maître de ses mouvements, il faut plusieurs années pour exécuter avec aisance tous les petits tours de force habituels aux patineurs habiles.

En théorie, la leçon du patinage est très simple et très courte ; il n'en est pas de même en pratique. Voyons d'abord les débuts, c'est-à-dire la recherche de l'équilibre. Il suffit, soutenu fortement par un professeur, de poser les pieds exactement comme dans la marche, en ayant bien soin de ne pas les écarter. Le débutant doit s'exercer à marcher sur la glace avec ses patins comme il le ferait sur la terre ferme. Peu à peu, le professeur le soutient moins. C'est le moment où l'on commence à chercher à éviter la raideur dans les mouvements.

Quand on est un peu plus sûr de soi, on passe à l'exercice suivant qui consiste à se tenir un peu plus longtemps sur chaque pied, de manière à se sentir glisser légèrement. Dès que l'on est assez fort pour exécuter parfaitement ce mouvement, on peut dire que l'on commence à savoir se tenir sur ses patins.

Il reste à apprendre les "dehors" et les "dedans" en avant et en arrière.

C'est le "dehors" qui permet de décrire ces courbes si élégantes et si rapides. Il consiste à se tenir sur le pied du côté où l'on veut tourner et à se pencher en



La chute. — Elle est fatale ! Pour bien savoir patiner, il faut tomber plusieurs fois.

Nous demandons bien pardon à celles de nos lectrices qui suivent si assidûment notre revue hebdomadaire sur le costume féminin et les choses de la mode en général, si nous les entraînons cette semaine dans un domaine qui, tout en permettant aux modes de s'affirmer, n'en est pas moins à proprement parler du sport.

En tous cas, une chose que je puis affirmer sans crainte, c'est que c'est un sport à la mode et que nos Canadiennes encouragent de plus en plus. Je veux parler du patin.

un dehors ; au contraire, si on se tient sur le pied droit et si l'on se penche également à droite en tournant à gauche, on fait un "dedans". En combinant les "dehors" et les "dedans" on obtient à peu près toutes les figures possibles de patinage. On ne saurait donc trop les travailler.

Ils s'exécutent également en arrière, mais tandis que le "dehors en avant" s'exécute sur l'arrière du patin, le "dehors en arrière" se fait sur l'avant du patin.

On peut alors aborder le "huit". Voici comment il s'exécute : on part sur un "dehors en avant" de façon à décrire une courbe et à revenir à son point de départ ; on saute alors sur l'autre pied et on exécute une autre courbe équivalente en sens contraire.

Le "trois" est un peu plus difficile. On part de même sur un "dehors en avant", mais à la moitié de la circonférence, on s'arrête et on pivote sur soi-même, de manière à revenir à son point de départ sur un "dedans en arrière". On repart alors sur l'autre pied par un "dehors en avant", comme dans la première partie du mouvement.

Reste la "valse". C'est une des plus jolies choses qui soient que de voir un beau couple de patineurs valser. Cela ne se peut guère, à cause de l'orchestre, que dans des endroits cou-

Un "dehors" en avant. — Le DEHORS consiste à incliner le corps du côté où l'on tourne.



Les premiers pas. — La débutante apprend d'abord à marcher sur la glace, soutenue par un professeur.

La valse. — Pour bien valser il faut savoir faire les DEHORS, les DEDANS et les TROIS.

Un départ pour le "trois" — Le TROIS est assez difficile à exécuter. C'est une combinaison du DEHORS EN AVANT du DEDANS EN ARRIERE.

même temps de ce même côté. Le "dedans" au contraire s'exécute en se penchant du côté opposé à celui où l'on tourne et à se tenir de même sur le pied opposé. Par exemple, si, tournant à gauche, on se tient sur le pied gauche et on se penche à gauche, on fait

une longue caresse pour l'oeil. On la danse en combinant les dehors en avant et en arrière et le "trois".

La sensation est curieuse quand on essaie, pour la première fois, de patiner seule. Jusque-là, on

s'est laissé aller à la grisserie de la vitesse, à la joie de se sentir délivrée vraiment des lois de la pesanteur ; nul souci de l'équilibre n'est venu troubler cette quiétude parfaite. Tout à coup, voilà que l'on se trouve abandonnée, sans nul soutien, à la merci de l'équilibre instable des patins. La belle sûreté des premiers temps est envolée ; on n'essaie plus avec la maestria qui faisait l'admiration de la galerie, les "dehors" prestigieux et les "dedans" hasardeux, on se conten-



Les premiers pas sans professeur. — C'est lorsque l'on s'essaye sur la glace pour la première fois, que toutes les difficultés du patinage apparaissent.



Sur la glace : Le premier pas. — Il n'y a pas de sport plus seyant à la femme que le Patinage. Et il n'est pas très difficile d'apprendre à se tenir sur la glace. Même dans l'indécision du "premier pas" une jolie femme reste toujours gracieuse. Il semble même que cette gaucherie soit un charme de plus, si nous en jugeons par cette photographie.

te d'avancer du mieux qu'on le peut, avec l'unique souci d'éviter la chute.

Mais bientôt cette appréhension disparaît. On essaie, seule, tous les pas qu'on avait fait à deux ou à trois ; à partir de ce moment, on sait patiner.

Du reste, il est infiniment moins agréable de patiner seul qu'en compagnie. C'est ce qui explique les rapides camaraderies liées sur la glace. On se connaît à peine ; mais si, d'un coup d'oeil, on s'est reconnu mutuellement bon patineur, la glace est rompue, si j'ose dire, on se prend par les mains et l'on part dans le rythme égal de ses mouvements, jusqu'à ce qu'un caprice nouveau vous fasse vous séparer aussi rapidement.

Un conseil pratique pour finir : de bonnes bottines et de bons patins sont indispensables pour patiner.

Les patins doivent être vissés après la bottine, et non simplement attachés par un système quelconque, et les bottines à lacets sont préférables.

Et, maintenant, s'il est bien certain qu'on n'aura pas appris à patiner à la lecture de cet article, on aura peut-être commencé à en acquérir le goût, et je serais trop heureux de ce seul et modeste résultat.

FALBALAS.

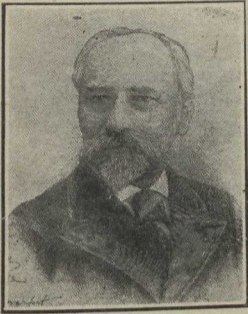
"J'ai sur ma fenêtre, dit Sainville, une caisse remplie de terre, j'y ai semé des capucines et des cobaeas. Sais-tu, Levassor, ce qui est venu ?

—Parbleu ! des cobaeas et des capucines.

—Point du tout, il est venu un sergent de ville qui m'a fait retirer ma caisse."

LES PATOIS DE FRANCE

Page littéraire empruntée à l'œuvre d'André Theuriot



André Theuriot

En dépit de mes quarante ans de Paris, je suis resté provincial dans le tréfond de mon être, et je l'avoue sans fausse honte, car ce qu'il y a de meilleur en nous, c'est ce que nous gardons de la saveur et de l'accent du pays natal. Un vin qui n'a pas "le goût du terroir" est un breuvage plat et négligeable.

Aussi ai-je grand plaisir à fréquenter ces dîners où les gens de la même province se réunissent à des dates régulières. Ils sont nombreux dans Paris : il y a les "Gaudes" des Francs-Comtois, le "Materaim" des Savoyards, la "Soupe aux choux" des Auvergnats, le "Dîner" de l'Est, et la "Saint-Nicolas" des Meusiens.

L'autre soir, j'assistais au banquet de la Saint-Nicolas, et j'éprouvais une sensation de rajeunissement en saisissant à la volée des noms de bourgs et de villages autrefois familiers ; en retrouvant dans la bouche des convives l'accent du Barrois, du Verdunois, de la Woëvre ; en surprenant sur leurs lèvres certains mots expressifs du patois local, dont la musique évoquait pour moi toute une succession de paysages, tout un essaim de souvenirs.

Les vocables imagés et suggestifs des patois de nos provinces sont comme des fleurs sauvages que la culture n'a pas encore réussi à dénaturer, et qu'on ne rencontre plus qu'en des forêts ignorées ou sur des sommets peu accessibles. Autrefois, elles s'épanouissaient dans tout le pays français et changeaient de physionomie, suivant la configuration du sol, les paysages et les climats divers. Aujourd'hui, elles se raréfient et tendent à disparaître. A mesure qu'une de nos provinces devient plus civilisée et qu'elle reçoit plus directement la culture parisienne, elle oublie son dialecte local et elle interdit à ses enfants de le parler.

Pendant une bonne moitié du XIXe siècle, les puristes, les faux lettrés, ont fait une si rude guerre à nos patois qu'ils ont réussi à les détruire dans beaucoup de départements. Inintelligents, et bêtement centralisateurs, ils n'ont pas compris que ces anciens parlers de nos provinces étaient autant de langues originales, antérieures à la langue française, et qu'elles ont servi à former l'idiome national, absolument comme les églantines sauvages sont indispensables pour créer les luxueuses roses des horticulteurs. On s'en est aperçu trop tard, et aujourd'hui quelques dévots lettrés se hâtent de recueillir ces dialectes de la vieille France, avant qu'ils se soient envolés des lèvres de nos grand-mères et évaporés à jamais.

Naguère, certaines écoles littéraires ont mené grand bruit à propos de "l'écriture artiste". Des écrivains contemporains se sont travaillé le cerveau et retourné les ongles pour rajeunir la langue et inventer des vocables plus aptes à traduire nos sensations et nos états d'âme actuels. Ils ont créé des mots nouveaux qui ne sont, pour la plupart, que d'affreux barbarismes, et nous avons vu se répandre, dans les œuvres des romanciers et des poètes "modernistes", de bizarres néologismes : "facticité, endormement, ambiance, arquenciélé, lumière soleilleuse, etc." ; toutes locutions aussi peu correctes qu'inexpressives, et par conséquent inutiles, les auteurs qui les ont forgées n'ayant eu, pour les employer, d'autre raison que de ne point parler comme tout le monde. Au lieu de se mettre la cervelle à l'envers, les écrivains piqués de la tare du néologisme obtiendraient de plus heureux résultats en étudiant les glossaires de nos dialectes provinciaux, car ils y trouveraient un trésor de mots imagés, savoureux, de bonne souche française.

Il y a là une jonchée d'antiques fleurs gardant, sous la poudre des années, de vives couleurs et de rustiques parfums. Je demande la permission aux lecteurs d'en prendre au hasard quelques-unes et de les leur faire voir et respirer.

Quel joli mot, par exemple, que celui d'"éran-

le" pour désigner la toile d'araignée ! Ne sonnet-il pas à l'oreille avec une aérienne légèreté qui rappelle la délicatesse de la dentelle ouvragée en forme de rosace, que l'insecte suspend entre deux ou trois brindilles d'arbustes ?... Et le vocable : "régrieuri", qu'on emploie dans le dialecte lan-grois pour "morfondu", ne vous fait-il pas immédiatement penser à quelque pauvre diable recroquevillé et grelottant sous le gel et la bise d'hiver ?... En patois meusien, une plaie cicatrisée se nomme "viselle" ; ne pensez-vous pas que ce nom pittoresque rend bien mieux que "cicatrice" l'idée d'une blessure qui s'est fermée, mais dont la marque se voit toujours ?...

Tout comme la langue classique, les patois ont d'ingénieuses trouvailles pour exprimer les divers phénomènes atmosphériques. Ainsi, en Poitou, les paysans disent d'une pluie d'orage : c'est une "érabinée" ; mais, s'il s'agit de ces tièdes averses du printemps, qui ne durent que quelques minutes, ils les baptisent du nom charmant d'"avrillées". Ces nuances d'expression existent également pour peindre différents états d'âme. En Barrois, un surnois s'appelle un "sugnard" ; on dit d'un homme morose qu'il est "hallu", et des gens qui souffrent d'un vague malaise, qu'ils sont tout "débis-caillés". Si vous faites le dégouté et ne vous souciez point de boire dans le verre de votre voisin, on vous reproche d'être "nareux" ou "naireux".

Je ne sais si je m'en fais accroire, mais il me semble que ces rustiques qualificatifs ont la physiologie autrement énergique que les adjectifs français équivalents.

Le patois du Verdunois possède deux verbes différents pour rendre l'action de regarder : "rewater", c'est, à proprement parler, observer d'une façon générale ; mais "répier", c'est fixer obstinément les yeux sur une personne, en se retournant au besoin pour la mieux examiner. Une fille, par exemple, dit d'un garçon indiscrètement curieux : — Qu'est-ce qu'il a donc à me "répier", c'tui-là ?

Non seulement l'étude et la comparaison de nos vieux dialectes français sont, pour les linguistes, aussi intéressantes que peuvent l'être, pour un botaniste, les différentes flores des forêts, des prairies et des rivages ; mais les recherches étymologiques, auxquelles on se livre à propos de ces pittoresques vocables patois, donnent lieu à de curieuses découvertes. Beaucoup de ces mots ont une origine latine : ainsi, "attédier" (ennuyer), "reciner" (réveillonner), "marander" (goûter), "aiguail" (rosée), "fenau", (fenaison), "métive" (moisson).

Quelques-uns sont nés spontanément de l'observation et de l'imagination créatrice des paysans, comme "clarine" (clochette des vaches), "bouillée" pour cépée, "cheminresse" (chanson de route), "bouillir dans l'or" (avoir fait fortune), s'"effourmier" (se disperser comme les fourmis hors de la fourmilière) ; d'autres enfin, en plus petit nombre, ont une origine celtique ou sont de provenance étrangère.

Quelquefois même on est surpris de trouver des racines anglaises ou germaniques dans le patois d'une province qui n'a eu que très peu de rapports avec les Anglo-Saxons. Ces mots, apportés de si loin, on ne sait comment, ont je ne sais quel air mystérieux. Ils vous font l'effet de ces plantes exotiques qu'on rencontre parfois à l'état sauvage, à l'orée de nos vieilles forêts du Nord et de l'Est, et dont les semences ont été jetées là à la suite de quelque perturbation atmosphérique ou après de lointaines guerres sur le passage des armées ennemies.

Dans la Meuse, par exemple, où l'on a si peu affaire aux Anglais, il existe deux mots patois qui ont certainement des racines britanniques. Nous appelons "pipi" le noyau de la cerise, et "pip" est le mot anglais employé pour désigner le pépin de certains fruits ; nous disons aussi "tumer" pour verser à boire, et les Anglais appellent "tumbler" un grand verre à boire.

Ce sont, je le répète, ces patois de la vieille France qui fourniraient à nos écrivains le moyen le plus sûr de donner à la langue moderne une saveur nouvelle et une sève verdissante. Malheureusement, nos romanciers et nos poètes les ignorent, et le jour où ils voudront les connaître, il est

à craindre que de ces dialectes provinciaux, que nos enfants ne parlent plus, et dont il n'existe guère de documents écrits, il ne reste plus trace. La désuétude et l'atmosphère dissolvante de notre civilisation trop avancée les auront fait disparaître.

ANDRÉ THEURIOT,
de l'Académie française.

SCÈNES BRETONNES

LE PARDON

A Jules Breton.

A travers les ormeaux, un ciel de couleur grise éclairait finement la pelouse et l'église. Où l'office avec calme et ferveur s'achevait. Les femmes au portail, les hommes au chevet, Sur l'herbe agenouillés, égrenaient leurs rosaires, Tandis que, dans la nef, les chantres aux voix clai-

[res
Psalmodiaient en choeur. Le parvis était plein. Les gens de Plô-Nevez et ceux de Châteaulin. Etaient venus, parés de l'habit des dimanches. Les femmes avaient mis leurs neuves coiffes blan-

[ches
Et les enfants dormaient, aux jupes accrochés. Les mendiants aussi, sur leurs bâtons penchés, Arrivaient à la file et d'un ton lamentable Présentaient aux passants leur sébile d'étable ; Et sous l'épais abri des vieux chênes rêveurs Le cidre et le vin frais attendaient les buveurs. Soudain, dans le clocher tout revêtu de mousse La cloche lentement éleva sa voix douce, Et chacun fut debout. Les bannières flottaient En avant ; caapeau bas, les hommes les suivaient ; Puis venaient deux tambours, vieilles têtes ridées. Leurs longs cheveux tombant sur leurs vestes blan-

[dées,
Ils allaient, le front haut et le pas mesuré, Et tous deux ils battaient, avec l'air inspiré, Une marche à la fois héroïque et pieuse. Derrière s'avavançait, dans sa robe soyeuse, La Vierge au lis doré, que portaient en tremblant Deux filles aux yeux purs, au front voilé de blanc... Ainsi coupant le ciel de sa ligne sévère, L'humble procession montait vers le calvaire, Et la cloche tintait au loin, et les tambours Aux cantiques mêlaient leurs roulements plus

[sourdus...
C'était religieux, agreste, simple et grand, Beau de cette beauté naïve qui vous prend, Vous serre et d'un coup d'aile à l'idéal vous porte. Comme un doux revenant, je sentis la Foi morte Se lever dans mon coeur, et vers mes yeux soudain Portant les doigts, je vis des larmes sur ma main.

ANDRÉ THEURIOT,
de l'Académie française.

PENSÉES

On doit à l'enfant un très grand respect.

* * *

Tout comprendre, c'est tout pardonner.

* * *

Institutrices : des mères qui n'ont jamais trop d'enfants.

* * *

La meilleure part de notre bonheur ici-bas est faite de celui que nous donnons aux autres.

* * *

Les traits de la médisance sont acérés par les deux bouts ; ils blessent aussi celui qui les enfonce.

* * *

Les amitiés mondaines sont des hirondelles ; elles nichent dans les sourires et émigrent avec les larmes.

* * *

Les courants de l'histoire sont comme ceux de l'atmosphère : ils ont leurs lois, mais nul n'en peut pronostiquer les effets à échéance fixe.

* * *

Les libertés publiques ont pour base les moeurs domestiques ; les mêmes maximes renversent les lois de la famille et les droits des peuples.

* * *

Dans ces temps où l'on ne fait que changer d'abîme, toute ma politique est de m'atteler en avant dans les montées et en arrière dans les descentes.

UNE PRIMEUR POUR "L'ALBUM UNIVERSEL"

LES BOULES DE NEIGE

PAR M. LOUVIGNY DE MONTIGNY

Tous les journaux de Montréal ont dit grand bien de la pièce de M. Louvigny de Montigny, que le Théâtre des Nouveautés vient de couronner ; mais il était réservé à l'«Album Universel» de donner le premier échantillon des «Boules de Neige».

Il est presque impossible de publier des extraits des comédies modernes, écrites de façon à produire une agréable impression au spectateur plutôt qu'au lecteur ; aussi, les meilleures parties des «Boules de Neige» ne sauraient-elles se reproduire isolément, sans perdre tout leur charme. Voici toutefois une scène qui parviendra probablement à donner une bonne idée de la pièce de M. de Montigny :

On est à Varennes, au premier acte des «Boules de Neige». En attendant le déjeuner, on joue au croquet sur la pelouse des Barabé, chez qui villégiaturent M. et Mme Prévair (un jeune ménage), Aline et Henri Harbois, frère et soeur de Mme Prévair.

Henri, qui n'a pas encore digéré son échec aux examens qu'il lui fallait subir pour devenir avocat, est plutôt d'humeur acide. Aline, comme on le constatera vite, a une petite tête si légère qu'elle tombera facilement sous les cancanes qui font bouler de neige d'un acte à l'autre.

Aussi, Prévair, le beau-frère sermonneur, fait-il souvent la morale à Aline et la met-il en garde contre une bonne amie, Nini, laquelle, en sa qualité de prototype de la cancanière, est l'héroïne de la pièce.

On vient de casser pas mal de sucre sur la tête de Florendeau, un excellent voisin de villégiature.

MME PREVAIR.

Moi, il m'agace, ce M. Florandea, avec son expérience qu'il exhibe à tout propos.

HENRI.

Il ignore que l'expérience, c'est la sagesse des imbéciles.

MME PREVAIR.

Ma parole, je crois qu'il se blanchit la moustache pour en imposer aux femmes. C'est stupide.

HENRI (à part).

Bravo !

ALINE.

Et quel est son état ?

PREVAIR.

J'ai cru comprendre qu'il a été régisseur d'une succession anglaise de Québec, à laquelle il fit, on ne sait comment, faux bond...

MME PREVAIR (l'interrompant).

Après lui avoir fait de bons faux, peut-être !

HENRI (à part).

Ce n'est pas vrai ; mais c'est très bien, quand même !

MME PREVAIR.

Et c'est ce monsieur qui courtise Nini ?

ALINE.

Elle lui trouve de l'esprit.

PREVAIR.

De l'esprit d'avoir floué des héritiers anglais... (il rit). Moi, je me demande comment il réussit à vivre aussi parfaitement à l'aise ?

ALINE.

Et il a quarante ans ?

HENRI.

Quarante-cinq !

PREVAIR.

Non, il n'en a pas trente-cinq.

MME PREVAIR (concluante).

C'est un chic vaurien !

HENRI.

C'est mon humble avis.

PREVAIR (à sa femme).

Je me défierai de Florandea, moi. Tu en dis du mal comme si tu l'aimais. (Il rit, puis devient soudainement grave). Réfléchissez donc un peu à ce que nous faisons innocemment d'un homme que nous n'avons aucune raison de calomnier, et

prenez ce qu'on peut dire de quelqu'un que l'on a intérêt à démolir... Vous connaissez l'histoire de Xanthus ?

HENRI (impatiente, à Prévair).

Faites-vous du croquet ou de la morale, vous ?

PREVAIR.

Un peu des deux.

HENRI.

C'est pas possible.

PREVAIR.

Soit ! (Il dépose son maillet). Et puis, il est insensé, ce jeu.

MME PREVAIR (ironique).

Il est au contraire très joyeux.

HENRI.

A Londres.

PREVAIR (à sa femme, qui se prélassait sous la charmille).

Et quand on n'en joue pas.

ALINE (à Prévair).

Quelle histoire de Xanthus ?

HENRI (à Aline).

Elle est archi-connue, son histoire.

ALINE.

Je ne sais pas, moi.

PREVAIR.

Exilé en Phrygie, Esope était devenu l'esclave de Xanthus...

ALINE.

C'est loin, la Phrygie ?

HENRI.

Oui, dans l'autre monde.

PREVAIR.

Esope était un personnage gibbeux et vilain...

HENRI.

Bossu partout.

PREVAIR (à Henri).

Mais au nombre de ses bosses se trouvait celle de la sagesse, qu'il avait extraordinairement développée...

HENRI (bas, à Aline, avec qui il continue à jouer).

Laissons-le parler seul.

PREVAIR (poursuivant son récit).

Un jour, Xanthus envoie Esope au marché en le chargeant d'en rapporter ce qu'il y verrait de meilleur. Esope revint avec un plat de langues.

HENRI.

A la vinaigrette, c'est excellent !

PREVAIR.

Xanthus s'étonne et renvoie l'esclave au marché avec l'ordre d'en rapporter, cette fois, ce qu'il y découvrirait de pire. De nouveau revint Esope avec un plat de langues.

ALINE (distracte).

Ce monsieur Esope était un marchand de conserves ?

HENRI (à Aline).

Joues-tu au croquet, oui ou non ?

PREVAIR.

Ce monsieur Esope était un sage. Il avait compris que la parole est, selon l'usage qui s'en fait, ce qu'il y a de meilleur ou de plus dangereux.

HENRI (à part).

Prévair aurait dû se présenter à mes examens : il est très calé !

ALINE (à Prévair).

La morale de cette histoire ?

PREVAIR.

C'est que nous jouons avec les réputations ainsi qu'avec ces boules de croquet ; c'est que rien ne nous divertit comme d'estropier la renommée de quelqu'un ; c'est que nous trouvons régalant de gruger les uns et les autres, surtout ceux que nous ne pouvons digérer ; c'est que nous nous faisons un jeu national de souffler des médisances et de les lancer au hasard, au petit malheur !

ALINE (à Mme Prévair).

Ma chère, où ton mari veut-il en venir ?

MME PREVAIR (à Aline).

Il veut dire qu'une jeune fille doit tout particulièrement veiller sur sa réputation et tenir l'oeil ouvert aux jalousies qui s'emploient à la détruire... Et il a raison.

ALINE.

Je le sais parbleu bien !

PREVAIR (à Aline).

Vous n'en avez pas l'air.

ALINE (visiblement courroucée).

Mettez-moi sous verre ; faites de moi un melon, comme on traite les jeunes filles en France.

HENRI (appuyant Aline).

Les romans nous démontrent les merveilleux résultats de cette éducation à l'étouffée.

PREVAIR (à Henri).

Vos romans vous renseignent mal, Henri ! Quand nous aurons, au Canada, autant d'auteurs qu'il s'en trouve en France, devant à tout risque mettre du ragoût à leurs productions pour obtenir la préférence des consommateurs, vous verrez comment ces romans deviennent la peinture peu fidèle de leur époque. Et vous feriez bien, le cas échéant, de ne pas juger notre société selon les bourgettes qu'inspireront les intrigues canadiennes. Car, entre nous, il n'y a point de raison pour que les cruelles énigmes soient moins salées à Montréal que dans les boudoirs satinés des romans parisiens... (à Aline) que vous ne devriez pas lire.

ALINE.

Vous me passerez des contes d'Épinal.

HENRI.

On ne joue définitivement plus au croquet ? (Il dépose son maillet et Aline l'imitte).

PREVAIR.

Prenez-le sur ce ton plaisant si vous voulez, Aline. Mais si, un jour, on vous montre dans votre avenir une tache qu'y auront faite les bavardages de vos bonnes amies, à qui vous confiez tout comme un petit panier percé, vous reconnaîtrez que j'ai eu raison de vous avertir.

MME PREVAIR (à son mari).

Tu es peut-être un peu sévère.

PREVAIR.

Le monde l'est davantage, lui. Et notre monde, à nous, ne se caractérise-t-il pas par son injustice et sa méchanceté ? Parce que nous sommes honteux de nous en accuser publiquement, n'est-il pas moins réel qu'en politique nous nous épuisons en luttes fratricides, et qu'en société nous nous jalousons, nous nous amoindrissions, nous nous assassinons littéralement !... Un mot d'un étranger nous fait béer de la bouche et des yeux, comme des imbéciles ; ce qui nous arrive d'ailleurs s'estime dix fois la valeur de la même chose que nous produisons chez nous... Un concitoyen anglais formule-t-il un projet quelconque ? Nous nous ébaudissons et le proclamons un génie. Au contraire, un des nôtres s'efforce-t-il de produire, de parvenir, d'exploiter une veine précieuse qu'il a dans le cerveau ? Au lieu de l'encourager, nous lui accumulons des achoppements. Réussit-il malgré tout à mettre son idée au jour ? C'est à qui l'étouffera de jalousie, de sarcasme prétentieux, d'orgueilleux dédain. S'il est courageux et s'il persiste, la sagesse lui persuadera fatalement et lui donnera raison de faire profiter quelque pays étranger de son talent et de son énergie, que ses compatriotes auront refusé de reconnaître.

HENRI.

Brigadier, vous avez raison.

PREVAIR.

Mais, quand vient la Saint-Jean-Baptiste et qu'il s'agit de prononcer des discours, c'est une autre affaire !... Les clameurs irlandaises, un jour de Saint-Patrice, sont de la musette à côté de notre patriotisme !

ALINE.

Enfin, on se conduit comme on doit, et l'on se fiche des gens !

PREVAIR.

On s'en fiche à dix-huit ans, à vingt, et un peu au delà. Mais les jeunes filles finissent vite de se fier de tout le monde, et il leur vient un air piteux lorsque, tout à coup, elles se rendent compte que c'est le monde qui se fiche d'elles... Ainsi, on sait qu'à dix-huit ans vous vous êtes laissé courtiser par M. Beauval.

(Suite à la page 1025)

Enseignement de l'Esperanto par M. A St-Martin

PREMIÈRE LEÇON

ALPHABET INTERNATIONAL

A se prononce comme "â" dans "âme". **B** se prononce comme en français. **C** se prononce comme "tz" ou "ts" dans "tzar", "tsar".
Ĉ ou **CH** se prononce comme "tch" dans "tcheque," ou "ch" anglais. **D** se prononce comme en français.
E se prononce comme "é" dans "été". **F** se prononce comme en français. **Ĝ** se prononce toujours dur comme dans gas, guj, go, gout.
Ĝ ou **GH** se prononce comme "dj" dans "adjutant," ou "j" anglais dans "Joseph". **H** se prononce comme en français.
Ĥ ou **HH** se prononce comme "h" fortement accentué (est très rare). **I** se prononce comme en français.
J se prononce comme "y", dans le mot anglais "yes" ou "ll" dans "paille, fille, douille". **Ĵ** ou **JH** se prononce comme le "j" français.
K se prononce comme en français. **L** se prononce comme en français. **M** se prononce comme en français.
N se prononce comme en français. **O** se prononce comme 'ô' dans 'côté', 'hôte'. **P** se prononce comme en français.
R se prononce comme en français. **S** se prononce toujours comme 's' jamais comme 'z'.
Ŝ ou **SH** se prononce comme dans "shah", "sh". **T** se prononce comme en français.
U se prononce comme "ou", dans "ou", "où". **Aŭ** se prononce en un seul son comme dans Raoul, ou, "ow" anglais "how, now".
Eŭ se prononce "eou", en un seul son (il est excessivement rare). **V** se prononce comme en français.
Z se prononce comme en français.

COMMUNICATION

Au rédacteur de l'Album Universel,

Votre journal vient de se déclarer en faveur de l'Esperanto.

Au nom de la fraternité universelle, au nom des promoteurs de la paix, des amis de la concorde, au nom de tous ceux qui cherchent à relever le niveau moral et intellectuel des nations et des individus, recevez l'expression de ma reconnaissance profonde pour la résolution que vous venez de prendre.

Je tiens surtout à vous rendre hommage pour la judicieuse prudence dont vous avez fait preuve, en appelant la polémique avant de vous prononcer ; de cette façon, vous êtes sûr de n'entrer dans cette campagne qu'après avoir considéré la question sous toutes ses faces.

Vous me priez de me charger de la chaire d'Esperanto, dans votre journal ; veuillez croire que mon empressement à accepter cette mission n'a d'égale que ma reconnaissance envers vous pour l'appui effectif que vous donnez à notre oeuvre pacificatrice et humanitaire.

Tute via,

A. SAINT-MARTIN.

REPONSES A QUELQUES QUESTIONS ADDITIONNELLES.

I. S. E. C. — 1. L'Esperanto n'est pas une langue empruntée d'une nation quelconque en particulier; les racines de cette langue sont adoptées suivant leur internationalité acquise au moment de la découverte de la langue,

2. L'Esperanto se prononce exactement de la même manière pour un Anglais que pour un Français. Les sons particuliers de ces deux langues sont éliminés dans la langue intermédiaire.

A. A. C. — Le mot Esperanto donné à la langue vient du fait que lors de son premier article, l'auteur de la langue, signa Dolstow Esperanto, c'est-à-dire Docteur Esperanto. Plus tard, lorsque l'on voulut faire allusion à la langue du Dr Jamenbef, on l'appela la langue du Dolstow Esperanto, et finalement "Esperanto".

A. ST M.

BOULES DE NEIGE

Suite de la page 1024

MME PREVAIR.

C'est vrai.

PREVAIR.

Un mois après votre sortie du couvent.

ALINE.

C'était la réaction.

MME PREVAIR (à Aline).

L'an dernier, tu as trop reçu M. Morand... Heureusement, ton caprice et ta légèreté ont eu raison de ces partis, qui, au reste, n'étaient guère sortables...

PREVAIR (à Aline).

Mais je vous assure que ces fréquentations-là vous exposent au dire. Déjà, à Varennes, on répète sur votre compte des choses tout autres qu'obligeantes.

ALINE (à la veille de pleurer).

Qu'est-ce qu'on peut dire ?

PREVAIR.

Rien ne serait plus facile à détruire que ces potages, si l'on savait d'où ils viennent et où ils vont. Le déplorable, c'est que leur commence-

ment est imperceptible, mais que leur fin est le plus souvent terrible. (Aline pleure).

HENRI (à Aline).

Tu as de la bonté de te chagriner !

MME PREVAIR (à son mari).

Tu fais pleurer Aline... Est-ce vraiment aussi grave que tu le dis ?

PREVAIR.

Je vous avertis qu'on colporte des propos tout à fait malveillants autour de nous. Et je ne vois pas d'où ces histoires peuvent venir si ce n'est de Nini.

MME PREVAIR.

Elle a une peur affreuse que Florandau lui échappe, et elle croit nécessaire, pour le garder, d'attaquer les réputations qui l'entourent. Elle prend les grands moyens.

PREVAIR.

Les moyens terribles. Je vous le répète, rien n'est plus désastreux que les paroles de ces cancanières, qui accroissent de bouche en bouche et deviennent de candides diffamations.

HENRI (à Prévaire).

Vous êtes bon pour accuser des absents. C'est pas malin d'avoir raison..

PREVAIR (à Henri).

N'êtes-vous pas là, vous, pour défendre les absentes ?...

SCENE XI : Les mêmes.

MME BARABE.

Mme Barabé (paraissant sur la verandah).

La table est parée.

ECHOS

Le fait suivant montre que les bêtes sentent et devinent l'approche des tremblements de terre :

Au Guatamala, récemment éprouvé par une catastrophe, plusieurs convives se trouvaient à déjeuner chez un négociant de Guezaltenango, et se tenaient dans le "patio", cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les appartements. On devisait gaiement, lorsque l'amphitryon se leva, inquiet. Les deux jets d'eau placés dans la cour venaient de s'arrêter et de leurs orifices s'échappaient des sifflements aigus, intermittents ; les oiseaux chanteurs enfermés dans la volière s'étaient tus subitement, les chiens et le chat, le nez en l'air, les oreilles pointées, la queue basse, flairant le vent, se blottissaient, craintifs, contre les gens.

Comme on l'interrogeait, le négociant répondit : — Il n'y a pas à s'y tromper, les bêtes nous annoncent quelque phénomène, quelque convulsion du sol.

La nuit même, la ville était saccagée par des secousses sismiques, et de la maison du négociant, il ne restait que des ruines.

* * *

Gens superstitieux ! Le 13 juin a été un vendredi. A ce propos, le vendredi — avec ou sans 13 — était pour ainsi dire considéré comme jour férié dans le port de New-York, aucun vapeur à l'usage des voyageurs n'osant partir par un jour néfaste. La "White Star Line", qui fait le trajet de New-York à Liverpool, a rompu avec la tradition. Le "Cymric", appartenant à cette Compagnie, monté par une équipe intrépide, avait quitté son amarre un de ces derniers vendredis et pris la haute mer. Or, le "Cymric" est arrivé, sans avarie, à bon port...

Les marins de New-York n'en reviennent pas !

* * *

Rien n'embarrasse les Américains. Pour permettre aux enfants de jouer en plein air, à l'abri des voitures et accidents des promenades, ils créent des squares... dans les airs.

A New-York, dans la Madison Avenue, on peut voir une maison surmontée d'une élégante construction en fer, bois et verre, ressemblant à un atelier d'artiste, et qui n'est autre qu'un préau destiné aux jeux d'enfants. A cette hauteur, on trouve une lumière abondante et un air pur.

Cet essai paraît devoir rencontrer des imitateurs ; on ne dit pas, par exemple, les appréciations des locataires qui auront sur le toit de leur maison ces préaux d'un nouveau genre !

LES BLONDES

Grande valse inédite pour piano par Ch. Router

Moderato

INTRODUCTION

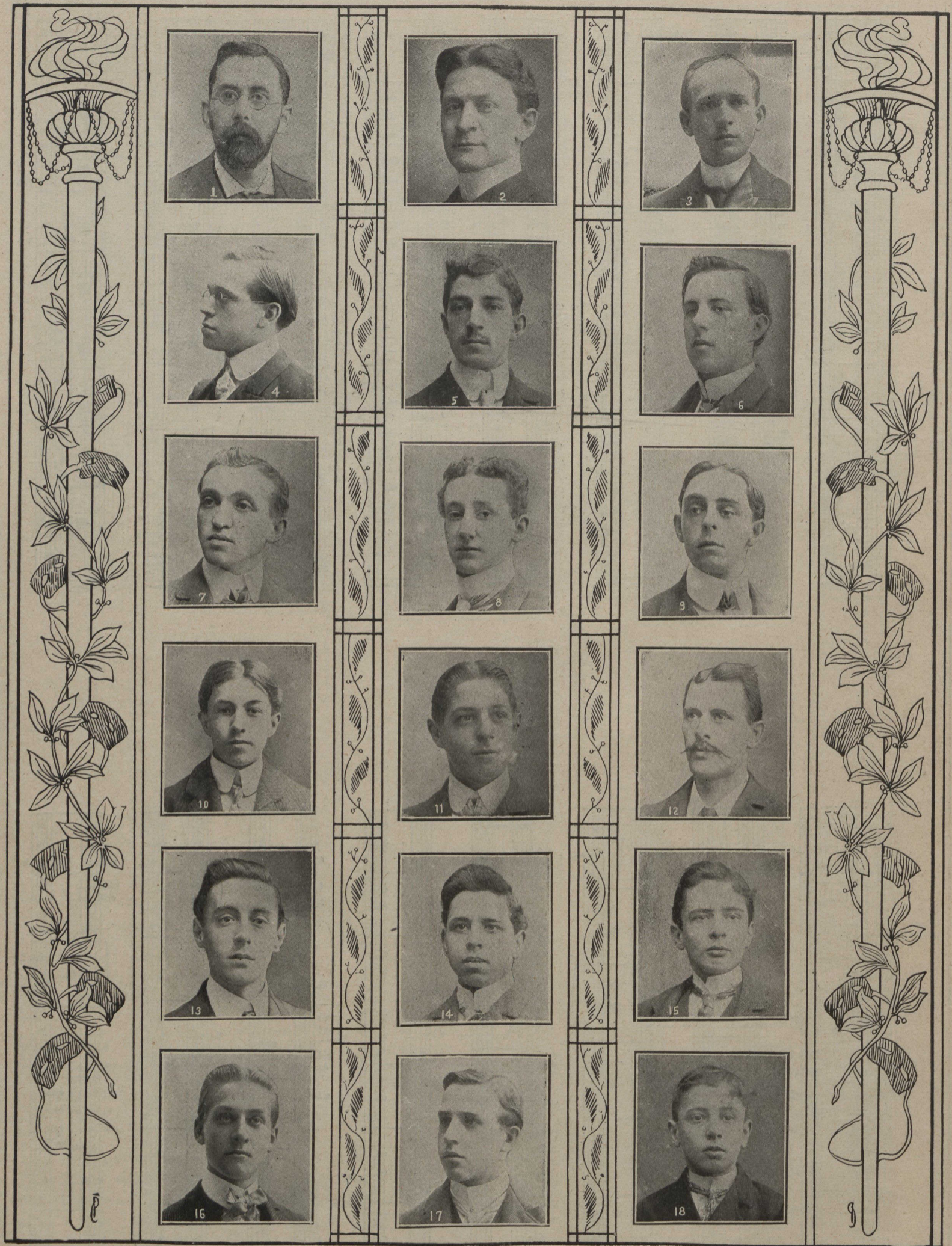
The Introduction section consists of eight staves of music. The first staff is for Oboe, and the remaining seven are for piano. The music is in 3/4 time and features a variety of rhythmic patterns and dynamics, including accents, crescendos, and a 'rall' section. The piano part includes a 'Tempo' marking and a 'p' dynamic.

VALSE

The Valse section consists of eight staves of music. The first staff is for piano, and the remaining seven are for piano. The music is in 3/4 time and features a variety of rhythmic patterns and dynamics, including accents, crescendos, and a 'p' dynamic. The section includes a 'Ped' marking and a 'Pexl' marking.

Musical score system 1, consisting of two staves (treble and bass). The music features a complex texture with many notes and rests. A dynamic marking of *mf* is present. The system concludes with a double bar line.

Musical score system 2, consisting of two staves (treble and bass). The music continues with various dynamics including *p*, *cresc*, *rall.*, *f*, *Grandioso*, and *sf*. The system concludes with a double bar line.



LE CERCLE DRAMATIQUE NATIONAL CANADIEN-FRANCAIS

1. J. A. Boucher, président d'honneur. — 2. Richard, photographe, vice-président d'honneur. — 3. Dr O. Aubry, deuxième vice-président d'honneur. — 4. Edouard Guénette, président actif. — 5. E. Gariépy, vice-président actif. — 6. Frs Roy, gérant. — 7. Joseph N. Bélair, assistant-gérant. — 8. Raoul Clapin, directeur artistique. — 9. Emile Délorme, régisseur. — 10. J. A. Denis, secrétaire-trésorier. — 11. Adélaré Gariépy, commissaire ordonnateur. — 12. M. Ouellet. — 13. Elie Delorme. — 14. Georges Hogue. — 15. Adrien Paquette. — 16. Jean-Baptiste Mélineau. — 17. Arthur Vaillancourt. — 18. Eugène Paquette (12 ans). — (Photographies Richard, 1618 rue Sainte-Catherine).

Pour plus amples détails, voir page 1010.

PAGE DE LA MÉNAGÈRE

Comment faire le pain.---Falsification de la farine.---La question du lait.---La venue du Carême

Il me semble qu'il y a trop de différence entre le pain qu'on obtient du boulanger et celui qu'on fait à la maison, pour que toute bonne ménagère n'étudie pas sérieusement la manière de le faire. Le pain est, pour ainsi dire, la base de l'alimentation domestique. Il importe donc de le faire bien. C'est ce que j'essaierai d'enseigner aujourd'hui aux lectrices de l'"Album Universel". J'entre immédiatement dans le vif du sujet.

En principe général, c'est une excellente idée que de faire quelque peu chauffer votre farine à la température de la cuisine avant de commencer la confection du pain, ou, si vous le voulez, la panification. Quant au levain, on peut dire que presque tous les levains sont bons, pourvu qu'ils ne sentent pas fort et qu'ils se rompent bien, sans miettes.

Voici, maintenant, une excellente recette pour faire le pain.

Mettez dans un grand bol 1 cuillerée à dessert de saindoux, 1 cuillerée à dessert de beurre, 1½ cuillerée à thé de sel, 1 tasse de lait échaudé, 1 tasse d'eau bouillante. Puis, ajoutez, dès que le mélange sera tiède, un morceau de graisse, dilué dans un quart de tasse d'eau tiède, et six tasses

cez la pâte sur la planche enfarinée et roulez en forme de biscuit. Puis, avec le manche de la cuiller en bois, tel que l'indique la vignette, vous lui donnerez le pli nécessaire. Ensuite (voir autre vignette) vous passerez du beurre fondu au pinceau sur un des côtés. Vous placez ensuite dans une terrine bien graissée, couvrez, laissez lever, puis mettez au fourneau de douze à quinze minutes.

* * *



Pour faire le pli de votre petit pain, servez-vous tout simplement du manche de votre cuiller de bois.

Puisque nous sommes à parler "pain", il va sans dire qu'il sera intéressant de dire un mot de la farine, des moyens qu'on emploie pour la falsifier et de ce que toute bonne ménagère doit faire pour reconnaître la falsification de la farine.

On falsifie la farine en y mêlant du plâtre, de la craie, de la poussière d'albâtre ; pour reconnaître ces diverses falsifications, il suffit de faire chauffer une pelle jusqu'à ce qu'elle soit rouge, et de jeter un peu de farine dessus : la farine brûlera et formera un peu de charbon noir, tandis que les substances minérales, si elle en contient, resteront blanches.

Si l'on avait acheté de la farine qui eût été mélangée avec de la farine de vesce ou de haricots, et qu'on soupçonnât la fraude, il faudrait prendre une certaine quantité de cette farine, ¼ livre, par exemple, et ¼ livre de farine de froment, de la pureté et de la bonne qualité de laquelle on serait sûr ; on ferait, avec de l'eau, deux pâtes séparées, et on les soumettrait ensuite, l'une après l'autre, à l'action d'un filet d'eau, en les pétrissant dans la main ; on verrait alors que la bonne farine donne à peu près un quart de son poids de gluten, tandis que la farine de froment, mêlée seulement avec un cinquième de son poids de farine de vesce, fournirait tout au plus un cinquième de son poids de gluten ; mêlée dans la même proportion avec de la farine de haricots, elle n'en fournirait qu'un dixième.

Puisque j'en suis à parler falsification, vous me permettrez bien, aimables lectrices de l'"Album Universel", de glisser un petit mot au sujet de la falsification du lait, cet autre article de première nécessité dans l'alimentation domestique.

On falsifie le lait en y mêlant de l'eau ; il offre alors une couleur bleuâtre, une saveur aqueuse fade. Si l'eau est en petite quantité, il est impossible de constater la fraude, attendu que, dans le lait de différentes vaches, ou le lait d'une même vache pris à des jours différents, les proportions



Passer du beurre au pinceau sur une des faces de la galette qui fera votre petit pain.

d'eau entrant dans la composition de ce liquide sont fort sujettes à varier.

Le lait qu'on a étendu d'eau peut en outre être falsifié avec de la farine, pour augmenter sa consistance ; l'amidon est même employé de préfé-



Ajoutez bien soigneusement le levain au beurre, saindoux et sel pour le pain.

rence à cet usage, quelquefois aussi le lait n'est qu'un mélange de lait, d'eau, d'amidon, de cervelles de mouton tamisées et de blancs d'oeufs délayés dans de l'eau.

Le meilleur moyen de constater ces diverses fraudes est de faire bouillir le lait. Alors, s'il contient des blancs d'oeufs, ces derniers se coagulent ; si on l'a falsifié avec de la farine ou de l'amidon, il s'épaissira ; s'il contient une grande quantité d'eau, il entrera en ébullition sans s'enlever et sortir du vase, comme cela arrive au lait pur.

* * *

Nous entrerons bientôt en carême. C'est toute une époque dans l'année culinaire.

Les viandes deviennent plus rares et moins savoureuses ; mais le poisson est plus abondant que



En coupant la pâte comme ceci, vous arrêtez la fermentation

de farine sassée. Mélangez bien le tout, puis jetez-le sur une planche enfarinée et pétrifiez jusqu'à ce que la pâte ait pris de l'élasticité. Remettez ensuite dans le bol : Couvrez et laissez la pâte lever du double de sa grosseur. Puis coupez-la tel que l'illustration l'indique. Donnez la forme voulue. Placez dans des terrines graissées. Laissez lever du double de leur grosseur. Puis faites cuire dans le fourneau 45 à 60 minutes.

Voici une bonne recette pour faire des petits pains à la mode américaine, et qu'on appelle de l'autre côté de la ligne : "Parker House Rolls". On met dans un bol trois cuillerées à dessert de beurre, deux cuillerées à dessert de sucre, une cuillerée à thé de sel, et deux tasses de lait échaudé. Lorsque le mélange est tiède, on ajoute un morceau de levain dilué dans un quart de tasse d'eau tiède et trois tasses de farine. Mêlez bien le tout en le battant. Couvrez et laissez lever jusqu'à ce que la pâte devienne légère. Coupez et ajoutez deux tasses et demie de farine, pétrissez et remettez dans le bol pour laisser lever du double. Pla-



Pétrissez toujours votre pain aussi légèrement que possible.

jamais ; aussi dit-on d'une chose qui se produit à propos, qu'elle arrive comme marée en carême. C'est qu'en effet, la marée est, pendant ce mois, la base de tout édifice culinaire. Des profondeurs de l'Océan sortent comme par enchantement et roulent dans toutes les directions ces myriades de morues, de maquereaux, de saumons, de homards, etc., qui, après avoir fait pendant quelques instants la splendeur des halles, viennent exciter la verve du cuisinier et rehausser l'éclat des meilleures tables.

Les poules commencent aussi à pondre abondamment, les étangs et les rivières sont fructueusement explorés ; la carpe, l'anguille, le brochet, sont plus délicats qu'en aucun autre temps de l'année, et les écrevisses ont une saveur toute particulière.

C'est donc à tort que des esprits chagrins ou des estomacs mal satisfaits ont médité des produits culinaires de ce mois, et, on doit le reconnaître, de même que le carnaval peut avoir ses douleurs, le carême a aussi ses joies.

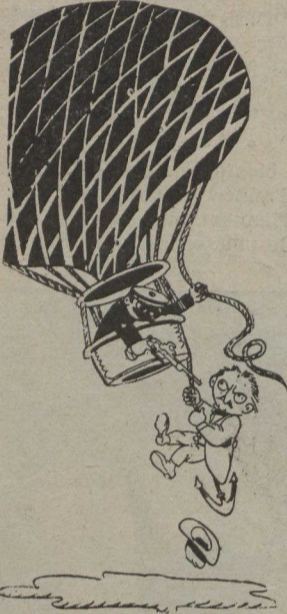
CORDON-BLEU.

LE PROVERBE PAR A PEU PRES.



—Toi si ambitieuse, t'être mariée avec un pauvre pharmacien.
—J'avais trente-six ans, pas d'autre prétendant... mieux "potard" que jamais.

POSITION CRITIQUE.



L'AERONAUTE. — Une dernière fois, je vous somme de lâcher tout, ou vous êtes un homme mort !

M. PRUDHOMME VIT ENCORE.



—Tu verras malheureusement bien souvent dans la vie, mon enfant, l'homme tombé au niveau de la bête !...

VARIÉTÉS

Un bon cordelier, qui soupait ordinairement chez un gentilhomme, demandait toujours qu'on mit une carafe à côté de lui, bien qu'il ne se versât jamais d'eau. Son hôte lui en fit un jour l'observation.

—Mon père, lui dit-il, d'où vient que vous demandez toujours de l'eau et que vous n'en mettez jamais dans votre vin ?

—Et vous, reprit le cordelier, pourquoi avez-vous toujours une épée à

votre côté et ne vous en servez-vous jamais ?

—Mon épée est pour me défendre, dit le gentilhomme, si l'on venait à m'attaquer.

—Eh bien ! dit le cordelier, l'eau me sert aussi pour me défendre du vin s'il venait à m'attaquer ; mais je le trouve si bon et il me fait si peu de mal que je ne saurais non plus lui en faire."

* * *

Un négociant, écrivant à son correspondant, terminait sa lettre en lui disant :

"Dans le cas où la présente ne vous parviendrait pas, veuillez m'en aviser courrier par courrier."

Un autre écrivait à son ami, qu'il pensait avoir oublié chez lui une boîte d'or, et le pria de la faire chercher et de la remettre au facteur de sa missive ; et en "post-scriptum" il ajoutait : "Ne cherchez pas ma boîte, je viens de la retrouver," puis il cacheta sa lettre et l'envoya.

* * *

M. Scribe avait deux classes de collaborateurs : les collaborateurs à succès et les collaborateurs à chutes.

Un de ces derniers, passant devant l'hôtel de son riche confrère, disait à l'ami qui l'accompagnait :

"Voilà une maison où j'ai mis bien des pierres.

—Oui, dans les vitres," répliqua Scribe qui rentrait chez lui.

* * *

Roqueplan n'aimait pas les femmes fardées. Quelque temps avant sa mort, un confrère lui vantait une coquette pour le corps de ballet de "Paris-Revue".

Lorsque Roqueplan l'eût reçue : "Eh bien ! lui demanda l'ami, comment la trouves-tu ?

—Hum !
—Quelle teint elle a !
—Admirable, c'est vrai ; mais ce n'est pas un teint, "c'est une teinture."

* * *

A la suite du partage de la Pologne, l'évêque de Varsovie perdit une grande partie de ses revenus.

Ce prélat étant venu, en 1776, rendre ses devoirs à Frédéric II, le monarque lui dit :

"Je suis vraiment votre ami, et je compte beaucoup sur votre amitié. Si saint Pierre me refusait un jour l'entrée du paradis, j'espère que vous auriez la bonté de m'y porter sous votre manteau.

—Cela me sera difficile, répondit l'évêque, car Votre Majesté me Ta tellement rogné que je ne pourrai jamais y cacher de la contrebande."

* * *

TOUT POUR LUI.

Pour un remède agréable à prendre, le BAUME RHUMAL en est un ; et quelle efficacité merveilleuse contre le rhume, la toux, le mal de gorge...

PERE KOENIG'S
TONIQUE NERVEUX
Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG Med. Co., 100 rue Lake, Chicago.
En vente chez les pharmaciens : \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00

BREVETS D'INVENTION CANADA ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
Ingénieurs Civils et Arpenteurs, 107, rue St-Jacques, Montréal

Le Dr Mortimer,

Membre de l'Académie de Médecine de New-York, etc., etc., etc., écrit dans un remarquable ouvrage concernant le Coca.

" En fait de traitement, et comme auxiliaire de l'alimentation, je ne connais aucun remède meilleur que le Coca (non le Cacao) et de préférence le vin authentique de Coca, préparé par M. Mariani (VIN MARIANI.)

" Dans ce vin les propriétés de la Coca, sont préservées d'une façon convenable, tandis qu'un vin léger ajoute une stimulation passagère, qui est rehaussée par l'influence plus permanente de la Coca."

VIN MARIANI



CE vin est recommandé par les plus grandes autorités médicales de tous les pays.

Quand on est faible ou abattu, il n'a pas son égal pour restaurer, régénérer et fortifier.

VIN MARIANI, ce vin est un tonique dont le temps a fait l'essai.



Chez tous les Pharmaciens. Évitez les substituts.

LAWRENCE A. WILSON CIE, Ltée, Montréal, Agents Canadiens

LACHANCE DES HOMMES FAIBLES.

Les spécialistes de l'Institut Medical du Dr Bassett font la plus grande offre connue de **TRAITEMENT GRATUIT** à toutes les victimes de la **Débilité Nervo-Sexuelle, Varicocèle, Atrophie des Tissus, Perte de Vitalité**, ou autres faiblesses résultant d'indiscretions ou excès du jeune âge, ou d'empoisonnement contagieux et spécifique du sang, acquis ou hérité. C'est positivement la première offre de traitement gratuit de cette institution qui est établie depuis 30 ans.



Le traitement du Dr Bassett—comme le savent les milliers de personnes qu'il a guéries—n'est pas expérimental. Il va au siège des maladies et faiblesses masculines et les guérit promptement. Ce traitement débarrasse du coup les hommes désappointés de tout sentiment de débilité, de mélancolie, de confusion mentale, d'absences de mémoire, de rêves troublants, de timidité, et de tous symptômes de caducité masculine. Le Dr Bassett a guéri toute une armée d'hommes—il peut vous guérir et vous guérira, quel que soit le nombre d'échecs que vous ayez subis en essayant de recouvrer votre virilité. Garantie légale de guérison dans tous les cas traités. Pas un homme de bon sens ne refusera la chance d'obtenir ce traitement simple et gratuit du plus grand spécialiste pour les maladies à l'homme que le monde ait jamais connu. Livres envoyés gratuitement sur demande. Adressez :

DR. BASSETT MEDICAL INSTITUTE, 42 Bassett Building, 126 1/2 Clark St., CHICAGO, ILL.



FILLETTES CETTE POUPEE EST POUR VOUS

Elle ne vous coûtera pas un sou. Aussi jolie que dans la vignette. Vous l'aimerez en la voyant. Elle a des boucles de cheveux dorés, des yeux bleus allègres, des joues roses, est élégamment habillée d'une robe de soie et de satin, garnie de velours et de dentelle, à un chapeau très bon garni, de chics petites pantoufles, de véritables bas, des sous-vêtements garnis de dentelle. On peut l'habiller et la déshabiller tout comme un véritable bébé, sa tête, ses bras et ses jambes sont articulés. Elle peut se tenir debout seule ou s'asseoir dans une chaise ou sur le plancher. En la recevant vous trouverez que c'est la plus belle poupée que vous ayez jamais vue. Nous l'affrons gratuitement à la personne qui vendra à 10c. chacun de seulement 12 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs : céiliet, lilas, muguet, héliotrope, rose et violette. Rien ne se vend comme cela. Envoyez votre Carte Postale aujourd'hui et nous enverrons votre parfum franco.

THE ROSE PERFUME CO.,
BOITE 1978 TORONTO, Ontario.

BISQUE DOLL

VARIÉTÉS

Dernièrement, deux gamins avaient une conversation fort animée. "Je parie, disait l'un, que tu ne peux pas manger deux pommes à jeun."

"Ah! bah! comme si c'était la mer à boire."

"Eh bien! essaye un peu, voir."

"Voilà."

Et le gamin mange une première pomme."

"Maintenant, tu ne peux plus manger la seconde à jeun, puisque tu as déjà mangé "queuque chose."

* * *

Mme de X..., demeurant à Bayeux, prit à son service un grand garçon dont on lui garantit la probité, mais non l'intelligence. "La probité, voilà l'essentiel, dit cette dame, pour le reste, je le formerai."

Bientôt Mme de X... sort en équipage pour faire des visites; lorsqu'elle est montée en voiture, elle s'aperçoit qu'elle a oublié, sur sa cheminée, ses cartes de visite. "Germain, s'écrie-t-elle, à propos!... mes cartes... je les ai oubliées; allez me les chercher et vous les mettez dans votre poche."

Germain remonte, exécute l'ordre, redescend et prend place derrière la voiture.

On fait des visites; dans chaque maison où les maîtres étaient ab-

sents, Mme de X... faisait déposer une ou deux cartes.

A une dernière station elle dit à son domestique: "Germain, ici, remettez trois cartes."

"Impossible, madame."

"Et pourquoi?"

"Madame, c'est qu'il ne m'en reste plus que deux: l'as de trèfle et le sept de pique..."

Mon gaillard était allé prendre un petit paquet de cartes à jouer et les avait distribuées partout; il fallut recommencer toutes les visites.

* * *

Un industriel de bas étage, ne possédant pas de chapeau, se trouvait dans une église au milieu de la presse; il déroba le chapeau à un individu qui le tenait sous son bras.

Cet individu, sentant son chapeau lui échapper, se met à crier: "On me prend mon chapeau!"

Le voleur met aussitôt le chapeau volé sur sa tête, et, se l'enfonçant avec les deux mains, il dit: "Je défie qu'on prenne le mien."

Son audace lui réussit, et chacun le laissa passer sans aucun soupçon.

* * *

Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée "gratis" aux pages, lui dit, pour le convaincre de la charge que lui imposait cette faveur:

"Monseigneur, remarquez que plusieurs pages font un volume."

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 16 FEVRIER 1903

LES

Volontaires de la Loire

Par Fernand Meynet

La troupe au complet du Théâtre National

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

RIPANS

Il n'y a presque pas de maladies qui ne puissent être soulagées en prenant de temps à autre une Tabule R-I-P-A-N-S. En vente chez les pharmaciens. Le Paquet à cinq cents suffit pour une occasion ordinaire. La bouteille de famille, 60 cents ne contient assez pour un an.

THE OPTICAL AND ENGINEER'S SUPPLY CO.

R. DE MESLE, GÉRANT,

1628 rue Notre-Dame

KODAKS ET ACCESSOIRES
LANTERNES MAGIQUES ET VUES
BAROMETRES ET THERMOMETRES
LUNETTES ET LORGNONS EN OR, ETC.

no

VARIÉTÉS

Fox avait emprunté à différents juifs des sommes considérables, et il comptait sur la succession d'un de ses oncles pour acquitter ses dettes.

Cet oncle se maria et eut un fils. Lorsque Fox en fut instruit, il dit: "C'est le Messie que cet enfant, il vient au monde pour la ruine des juifs."

* * *

Les pattes de mouche de Jules Janin sont célèbres comme son talent. Un typographe, n'ayant pu, malgré ses efforts, déchiffrer une phrase du célèbre critique, alla le prier de la lui expliquer. Grand embarras de l'écrivain! "Ma foi, dit-il, si cela ne vous fait rien, je préfère vous en écrire une autre."

* * *

Au pied de l'échafaud, Danton versa quelques larmes au souvenir de sa femme, qu'il idolâtrait; mais il retrouva bientôt son énergique fermeté:

"Allons, Danton, fit-il, point de faiblesse!" Puis se retournant vers l'exécuteur:

"Tu montreras ma tête au peuple, lui dit-il, elle en vaut la peine."

* * *

Mme de X... est fort laide, ses yeux sont mieux que le reste de sa figure; mais ils sont beaucoup trop saillants. "O mon Dieu! s'écriait-on dans un groupe, que cette pauvre Mme de X... a donc une affreuse tête."

"Possible, mais je trouve ses yeux bien spirituels, reprit une bonne amie."

"Oh! par exemple!"
"Sans doute, ne voyez-vous pas qu'ils ont toujours l'air de vouloir s'en aller de sa figure?"

* * *

IRRESISTIBLE.

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au BAUME RHUMAL.

J. BRUNET
Atelier de Marbre et Granit

Demandez nos prix avant de placer vos commandes ailleurs.

Bureau et Atelier: Côtes des Neiges

MONTREAL

Téléphone Bell Up 1466.

Connection gratuite pour Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!



Particulièrement approprié aux enfants, à cause de son extrême pureté.

LE SAVON BABY'S OWN

est mis en usage par les jeunes et les vieux et se vend en grande quantité.

Ne vous amusez pas aux imitations

ALBERT TOILET SOAP CO., Fabricants, MONTREAL 5

PROF. LAVOIE
PERAQUES ET TOUPETS

Pour Dames et Messieurs. Une spécialité: Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Servez-vous du "SECRET DE LA BEAUTE"

du Prof. LA VOIE pour embellir le teint, santé et beauté pour la peau.

1656 rue Notre-Dame, Montreal.

40-4

TOUR DE COU EN FOURRURE GRATIS



Douce, chaud, noir luisant 3 pieds et 6 pouces de longueur, 5 pouces de largeur, fait de peaux choisies, très fourrées, avec 6 belles queues noir et fourrées. Une élégante et magnifique fourrure donnée pour la vente à 10c. chacun de seulement 15 beaux paquets de délicieux parfum en 6 odeurs, oeillet, lilas, muguet, hélio-trope, rose et violette. Son odeur dure pendant des années. Rien ne se vend comme cela. Écrivez nous une carte postale aujourd'hui et nous enverrons vos paquets franco. L. Larose, Montréal, dit: "Votre parfum est si d'ux que je les ai vendus en les recevant." The Rose Perfume Co., Boite 1979 Toronto

Quand les autres échouent

Ecrivez-moi une carte postale
Je vous donnerai une méthode de vous guérir

N'envoyez pas d'argent — simplement une carte postale, indiquant le livre dont vous avez besoin.

Alors je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop. Vous pouvez prendre le remède pendant un mois pour découvrir ce qu'il peut accomplir. S'il réussit, il coûte \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien. Et votre simple parole en décidera.

Peu importe combien votre maladie — soit obstinée, et combien d'autres traitements aient échoué. Ma méthode n'échoue pas, sauf quand une cause comme un cancer rend la guérison impossible. Je suis prêt à prendre le risque et je me fie sur votre équité.

Pourquoi n'abandonneriez-vous pas pour quelque temps les traitements ordinaires et n'essaieriez-vous pas pour voir ce que ma méthode peut faire pour vous? Si j'ai toute la confiance nécessaire pour vous faire cette offre, n'est-ce pas quasi sûr que je sais comment vous guérir? Si ma méthode échouait souvent, les pertes me ruindraient.

Pendant les 12 dernières années, j'ai fourni mon Restaurant à l'essai à plus d'un demi-million de patients. Mes registres montrent que 39 sur 40 ont payé de bon coeur le traitement, car ils ont été guéris.

Pendant toute une vie j'ai travaillé à perfectionner mon Restaurant, avant de faire cette offre. Je l'ai rendu si parfait qu'il fortifiera les nerfs INTERIEURS dans tous les cas. Il ramène la force nerveuse qui seule gouverne tous les organes vitaux.

Quand un organe n'accomplit pas ses fonctions, c'est rarement l'organe lui-même qui est en faute. Il ressemble à une machine épuisée; il a besoin de plus de vapeur. Mon Restaurant restitue la force dont il a besoin, et le rend aussi fort que jamais.

C'est rare qu'une autre méthode guérisse ces maladies chroniques. Or mon traitement n'échoue dans aucun cas guérissable. Essayez-le pendant un mois à mon risque et vous verrez.

- Livre No 1—Sur la dyspepsie.
Livre No 2—Sur le coeur.
Livre No 3—Sur les rognons.
Livre No 4—Pour les femmes.
Livre No 5—Pour les hommes — cacheté.
Livre No 6—Sur le rhumatisme.

Indiquez simplement le livre qu'il vous faut et adressez: Dr Shoop, boîte, 79, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. Le Restaurant "Restorative", du Dr Shoop est en vente chez tous les pharmaciens. w-h



—Y a des gens qui se plaignent qu'à Paris on éteigne à onze heures dans les escaliers. Moi, je ne suis pas aussi exigeant envers ces pauvres concierges, et pourtant, la nuit je vais souvent dans le monde.



Etrange apparition.



Tout s'explique.

ENCOURAGEANT



LUI. — Croyez-vous que ce soit péché pour une jeune fille de se laisser embrasser par son fiancé ?
ELLE. — Oh ! oui, je le crois. Seulement, je ne vise pas à la perfection...

A LA BOURSE DE NEW-YORK



JEUNE CITADIN. — Voyez, mon oncle, c'est ici la Bourse. Les sièges valent des milliers de dollars chacun.
ONCLE. — Tiens, tiens ! C'est donc ce la ! Je me demandais justement pourquoi tout le monde se tenait debout.

ILLUSION D'OPTIQUE



—Cet homme a-t-il vraiment une barbe tellement longue qu'il est obligé de l'attacher au moyen d'un ruban ?

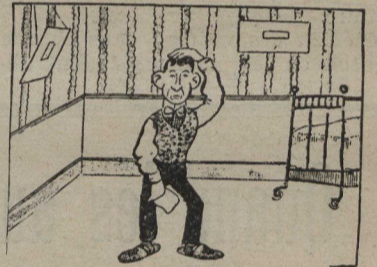


—Mais non, c'est tout simplement le jeune Henri, auquel sa soeur a eu la complaisance de nouer sa cravate.

LE BON CIRAGE



Robert reçut un jour une invitation à un bal travesti, que lui adressait son chef de bureau ; comme c'était le 20 du mois et que, de ses appointements, il ne restait que le souvenir, Robert demeura perplexe :



Comment ferait-il pour louer un costume ? Ses camarades étaient aussi pauvres que lui ! Ne pas aller à ce bal ? Il risquait fort d'indisposer à son égard son supérieur, qui interpréterait mal son absence.



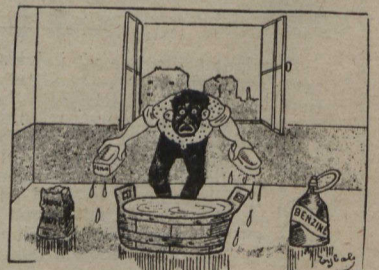
Mais, tout à coup, il s'écria : "J'ai trouvé !" Il venait d'apercevoir sur son lit sa couverture, d'un rouge superbe. En son cerveau inquiet, une idée géniale venait d'éclorre. Il aurait un travesti, — et sans bourse délier, encore...



Se revêtir de la couverture fut l'affaire d'un instant. Puis, à l'aide d'une serviette qu'il enroula autour de sa tête, il se confectionna un turban... Il n'oublia pas non plus d'épingler sur la couverture, transformée en burnous, ses palmes académiques... puis se noircit la figure à l'aide d'un bon cirage.



De sorte que, lorsqu'il fit son entrée au bal, il donna l'illusion parfaite d'un chef arabe important... Ce qui ne fut pas sans émouvoir quelque peu la maîtresse de la maison.



Malheureusement, à son retour, quand il voulut se débarrasser de la couleur noire qui avait affirmé son succès au bal, il lui fut impossible d'y parvenir. Le cirage qu'il avait employé était de qualité supérieure. Si supérieure même qu'il pénétra jusque dans les cases de son cerveau, — et que, depuis ce temps, il n'eut plus que des idées noires !